

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 355

Juillet - Septembre 2022



Daniela et Cosima von Bülow en 1865.

(Photo extraite de *Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow*, paru en 1933)

Siège social : 198 rue de l'École Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
C.C.P. BORDEAUX 2098 83 C

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- **Samedi 8 octobre 2022 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Bayreuth 2022 », par Michel Casse
- **Samedi 19 novembre 2022 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Brahms et Wagner », par Michel Casse.
- **Samedi 17 décembre 2022 à 16 heures à l'hôtel Ibis :**
Assemblée générale avec élection du bureau.
Sujet complémentaire à préciser.
La réunion se clôturera par un buffet convivial.
- **Samedi 28 janvier 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Arrigo Boïto », par Michel Pellerin
- **Samedi 25 février 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Wagner et *La Favorite* de Donizetti », par Michel Casse
- **Samedi 25 mars 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« La cantatrice Suzanne Balguerie (1888-1973) », par Jean-Mathieu Robine
- **Samedi 8 avril 2023 à 15 heures à l'Auditorium, cours Georges-Clemenceau :**
« *Les Fées*, premier opéra de Richard Wagner », par Michel Casse.
- **Samedi 13 mai 2023 à 15 heures (lieu à préciser) :**
« *Wagner révolutionnaire* », par Dorian Astor, auteur et philosophe
(réunion sous réserve)

**Le Bureau des Rencontres Wagnériennes
vous souhaite de bonnes vacances d'été,
en bonne santé,
avec le plus de musique possible
et vous donne rendez-vous à la rentrée.**



Les vacances à la campagne de Gurnemanz...

© D.R.

WAGNER IL Y A 150 ANS

FIN DE L'ESQUISSE DU « CRÉPUSCULE DES DIEUX » ET DÉMÉNAGEMENT

*Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance. .
Richard, Cosima et les enfants, sont installés à l'Hôtel Fantaisie, près de Bayreuth.*

*En ce premier été dans la petite ville de Franconie, les travaux ont commencé
sur les sites de la future maison du compositeur et du palais des festivals.*

Richard travaille à la composition de l'esquisse du Crépuscule,

lit, travaille à des essais et à son autobiographie, sans oublier de mener une vie de famille.

L'Hôtel Fantaisie n'est cependant qu'une étape et toute la maisonnée emménage à Bayreuth même.

Des extraits du journal de Cosima et quelques lettres nous rendent compte de cette vie calme...

Lundi 1^{er} juillet

« R. lit avec plaisir Darwin et regrette seulement qu'il n'ait pas connu Schopenhauer, ce qui lui aurait bien facilité la tâche. — Nous mettons de grands espoirs dans le professeur Nietzsche et nous déplorons que désormais les choses les plus significatives et les plus importantes ne fassent plus impression sur personne, passent même inaperçues. En était-il autrement jadis ? La *Critique de la raison pure* de Kant semble pourtant avoir fait beaucoup de bruit. (...) Richard, Fidi ⁽¹⁾ et moi, allons voir les vaches (...). »

Naissance, à Cambrai, de Louis Blériot, futur pilote et constructeur d'avions.

Mardi 2 juillet

« Nous parlons de Wotan et de Siegfried qui atteint le plus haut degré de son évolution, Wotan restant le personnage le plus tragique, il a reconnu la faute existentielle et expie l'erreur de la création. — Promenade ; Rus ⁽¹⁾ et un autre chien se mordent. R. tire par la queue notre énorme Rus, ce qui le fatigue beaucoup. — Il lit toujours Darwin avec plaisir et lui donne raison dans la mesure où la moralité fait grâce à lui un progrès par rapport à l'ancien monde, puisque désormais les animaux sont inclus dans l'existence. »

Mercredi 3 juillet

« R. revient bien triste de sa promenade, mais il me raconte que, sur le chemin du retour, il a reçu une étrange consolation d'un ver luisant qu'il a vu briller dans l'obscurité de la forêt ; d'émotion, il en a pleuré. »

Jeudi 4 juillet

Interdiction de l'ordre des Jésuites en Allemagne.

Lundi 8 juillet

« Dépêche (avant-hier) de Lucca ⁽³⁾ qui demande si Richard pourrait venir en février à Milan pour *Lohengrin* ; il offre pour cela 9 000 francs. — R. répond : oui, si *Lohengrin* est donné comme je le veux. »

Mardi 9 juillet

« R. travaille, même si c'est avec tristesse, car les expériences du moment sont trop décourageantes



Francesco Lucca (1802-1872)

Litographie de G. Pin de 1873.

(...). R. va en ville, il va voir notre terrain, il est très ému de trouver les travaux déjà avancés. »

Jeudi 11 juillet

« R. me dit : « Comme il est agréable de faire de la littérature ; quand un livre est là, enfin corrigé et édité, il est là, quelque critique qu'on puisse lui faire et il fait plaisir aux gens ; une partition, en revanche, n'est pas là, elle n'existe pas jusqu'à ce qu'elle soit exécutée, et, avec mes travaux, je m'adresse à la partie la plus grotesque du public, celle qui va au théâtre ! » »

Dimanche 14 juillet

« Dans le petit temple, je chante avec beaucoup d'émotion des chorals en même temps que les paysans ; c'est d'une telle communauté que naît la piété, car ce que l'on ressent lorsque l'on voit ces pauvres gens et ce que m'inspire ce service divin en musique, c'est la prière ; lorsque nous avons chanté le choral « nous n'avons qu'un seul Dieu et il nous assiste », je ne pus m'empêcher de penser aux temps où les protestants, criant ce vers, renonçaient pour leur foi à leurs biens et à leur vie. Je pensai à Luther et à son

(1) Siegfried, le fils de Richard, qui a maintenant trois ans.

(2) Le terre-neuve de Richard Wagner.

(3) Francesco Lucca (21 décembre 1802 - Milan, 20 novembre 1872), éditeur de musique à Milan, avec son épouse Giovannina (1814 -1894).

combat de géant ; enfin, ce temple sans ornement, cette communauté debout et non à genoux m'inspireraient la crainte de Dieu. Comme j'aime à être de cette manière en accord avec le monde, comme je comprends à ce moment ses sentiments et ses visages. »

Lundi 15 juillet

« Le soir, nous jouons le troisième acte de *Siegfried* avec M. Rubinstein ;⁽¹⁾ de manière étrange, *Siegfried* semble, même parmi les wagnériens, méconnu et incompris, alors que j'aurais cru que l'impression qui s'en dégage devait être toute populaire. »

Jeudi 18 juillet

« R. reçoit à signer le contrat de notre maison ; récemment, il a rêvé de son enterrement sous les marronniers de notre allée qui étaient déjà très grands, si bien qu'il pensait, car nous venons seulement de planter ces arbres, qu'il vivrait encore longtemps. »

Vendredi 19 juillet

« Nous revenons de nuit à la maison ; la lune brille rouge et or à travers les ombres de la forêt où dansent les lucioles ; nous pensons au *Faust* : « Oh ! Si tu voyais, grand clair de lune !... »⁽²⁾ « Quelle chose magnifique que Goethe ait terminé son *Faust*, dit R., il s'est senti poète dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, entre ces deux âges, la vie lui a été une distraction. »

Samedi 20 juillet

« R. estime qu'il doit maintenant composer son couplet sur l'effondrement du monde et aussi bien il y travaille sans interruption. Je reste avec les enfants au jardin. (...) Le soir, M. Rubinstein et les Svendsen ;⁽³⁾ R. chante la première scène du troisième acte de *Tristan*, mais s'interdit de jouer quoi que ce soit d'autre de lui, car il est trop occupé par l'esquisse de la dernière scène. Il raconte quelques légendes nordiques. »

Naissance, à Saint-Félix-Lauragais, du compositeur Déodat de Séverac.

Dimanche 21 juillet

« Quelques livres qu'il vient de recevoir font plaisir à R., notamment un livre sur les Montagnes sacrées d'où il ressort que les Islandais descendent des anciens Saxons et que les légendes nordiques sont d'origine saxonne. — Son travail impose à R. une grande tension nerveuse, nous allons nous promener ensemble. Beau clair de lune. Le soir, R. me lit un chapitre de Darwin (sur l'instinct social). »

(1) Joseph Rubinstein, pianiste d'origine juive (Starokostiantyniv, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lausanne, 15 septembre 1844).

(2) Goethe, *Faust*, 1^{re} partie, Nuit, monologue de Faust : « Ô pleine clarté de la lune » (vers 386).

(3) Johann Svendsen (Oslo, 30 septembre 1840 - Copenhague, 14 juin 1911), violoniste, compositeur et chef d'orchestre norvégien. Il avait joué deux mois plus tôt, le 22 mai, dans l'orchestre réuni par Richard Wagner pour les cérémonies en l'honneur de la pose de la première pierre du palais des festivals. Il avait épousé l'année précédente, à New York, Sarah Levett Schmidt (v. 1843 - v. 1911), fille du dentiste Morris Levett. Elle prit par la suite le prénom scandinave de Bergljot. Séparés en 1884, ils divorcèrent le 10 décembre 1901. Elle avait eu en 1868 un fils, Sigurd, d'un premier mariage avec un certain Lewi Schmidt.

Lundi 22 juillet

« La force me manque pour décrire l'émotion qui s'est emparée de moi lorsque R. m'a appelée pour m'annoncer qu'il avait terminé son esquisse. Il me joue la fin et je ne sais ce qui m'émeut le plus des accents sublimes ou de l'action aussi sublime. J'ai l'impression que mon but est désormais atteint et que je peux fermer les yeux. (...) Le soir, nous parlons d'opéra et R. vante tout particulièrement celui de Méhul, *Joseph*. »⁽⁴⁾

Mardi 23 juillet

« (...) nous recevons de Philadelphie la commande d'une messe ! »

Mercredi 24 juillet

« [R. dit :] « J'aurais donc fini la composition de tout le poème ; je n'y croyais pas autrefois, non seulement à cause de la difficulté des représentations, mais aussi à cause de mon incapacité à me maintenir si longtemps dans cet état d'esprit ; et pourtant, je m'y suis maintenu, je suis resté aussi ému au dernier que je l'étais au premier. » (...) À table, R. me dit : « Dieu sait que si je vais bien, ce ne sera pas pour longtemps, je vais donc commencer mon *Parsifal*. » (...) »

(4) Richard Wagner a toujours fait l'éloge de cet opéra biblique en trois actes de Méhul, créé à l'Opéra-Comique le 17 février 1807.



Jean Elleviu (1769 - 1842), dans le rôle-titre de l'opéra *Joseph* de Méhul. Costume de Carle Vernet pour les représentations du Théâtre de l'Opéra-Comique-Feydeau de 1812. (Estampe de 1813.)



Friedrich Hebbel (1813-1863),
l'autre auteur d'un cycle sur les Nibelungen.
(Photo carte de visite des environs de 1860.)

© D. R.

© D. R.

Les *Nibelungen* de Hebbel ⁽¹⁾ et de Jordan ⁽²⁾ que R. avait commandés sont arrivés ; ils nous consternent ; il seraient capables de vous gâter entièrement un sujet, dis-je à R. qui me répond : « Oui, de la même manière que *les Huguenots* ont transformé en farce le choral, *Eine feste Burg ist unser Gott.* » ⁽³⁾

(1) Christian Friedrich Hebbel (Wesselburen, Holstein, 18 mars 1813 - Vienne, 13 décembre 1863). Poète et dramaturge allemand. Ayant découvert l'histoire des Nibelungen dès 1835 et après avoir, en 1855, assisté à une représentation de la pièce de Raupach *Der Nibelungenhort* (« Le Trésor des Nibelungen »), il se lance dans l'écriture de sa propre version du mythe, achevée en mars 1860. Le cycle, créé à Dingelstedt en 1861 et publié en 1862, comporte 5 420 vers (contre 9 516 pour l'épopée médiévale du *Nibelungenlied*, « La Chanson des Nibelung »). Elle se divise en un prologue en un acte (*Siegfried à la peau de corne*) et deux tragédies en cinq actes (*La Mort de Siegfried* et *La Vengeance de Kriemhild*). Contrairement à ce que certains prétendent (cf. l'article « Hebbel » de Wikipedia), ses travaux n'ont pas influencé Wagner pour sa Tétralogie, puisque la rédaction de ses livrets s'étala de d'octobre 1848 à novembre 1852 et qu'en 1855, Richard Wagner avait déjà composé la musique de *L'Or du Rhin* et travaillait à celle de *La Walkyrie*, achevée l'année suivante.

(2) Carl Friedrich Wilhelm Jordan (Insterburg, Prusse orientale, [aujourd'hui : Chernyakhovsk, dans l'enclave de Kaliningrad], 8 février 1819 - Francfort, 25 juin 1904). Auteur et homme politique d'opinions libérales, membre du parlement de Francfort lors des événements révolutionnaires de 1848-1849. Sa relecture de l'épopée médiévale, rappelle le style épique d'Homère et utilise le vers allitéré. Elle se divise en deux parties : *La Saga de Sigfrid*, parue en 1869, qui est l'objet du commentaire de Richard Wagner, et *Le Retour de Hildebrand*, paru en 1874.

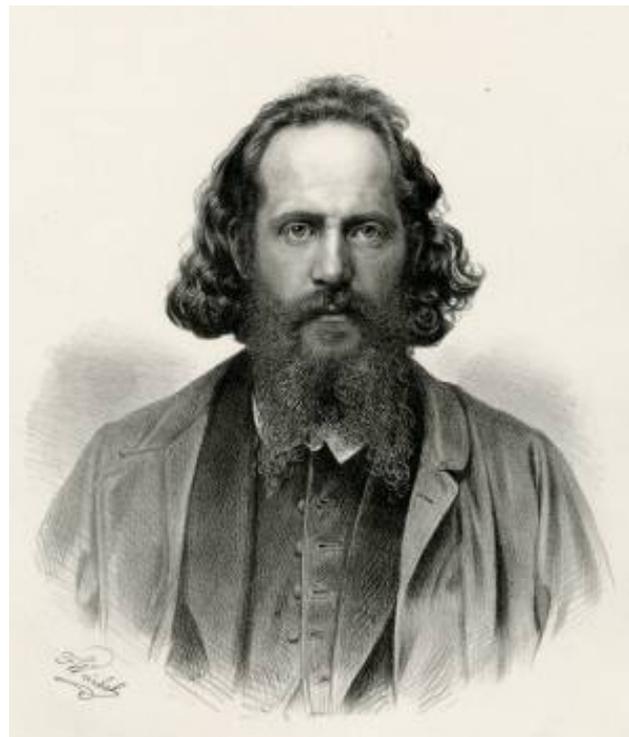
(3) *Ein feste Burg ist unser Gott* (C'est un rempart que notre Dieu), est le plus connu des cantiques de Martin Luther qui en a composé les paroles et la musique entre 1527 et 1529. Meyerbeer l'utilise dans la scène 2 de l'acte V de son opéra *Les Huguenots*, où les protestants le « chantent encore » pendant le massacre de la Saint-Barthélémy. Richard Wagner l'a utilisé comme motif (non développé) de sa *Kaisermarsch*.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Joseph Hoffmann, ⁽⁴⁾ à Vienne, du dimanche 28 juillet 1872.

« Cher Monsieur !

J'ai l'intention de confier la représentation que je projette de mon festival scénique *L'Anneau du Nibelung*, ainsi que la partie technique de celle-ci, à la participation appropriée des forces agissantes éparpillées en Allemagne, puisqu'elle ne peut en pratique être rendue possible que par une participation très large à mon projet. En ce qui concerne la production des *décors*, j'ai acquis la conviction que l'on ne peut ici rien obtenir de digne du nom allemand, dans le sens le plus noble du terme, si je devais uniquement laisser les tâches à ce relatives à nos habiles peintres-décorateurs de théâtre. Il s'agit donc pour moi de pouvoir présenter aux peintres-décorateurs les plus adroits ou les plus expérimentés, des esquisses conçues par de véritables artistes, afin de les inciter à ennoblir leurs réalisations. Pour ce faire, je me suis déjà adressé à quelques artistes (peintres d'histoire). Mon attention a cependant, cher Monsieur, été depuis peu tout spécialement attirée par vos réalisations toutes particulières, dont le caractère semble déjà très proche de mes exigences. Ce que je me permets, par conséquent, de vous demander, c'est avant tout de bien vouloir prendre la peine de vous familiariser avec mon poème, *L'Anneau du Nibelung*, de manière à ce que vous puissiez bien le connaître, ses scènes principales, aussi bien en ce qui concerne le lieu de chaque action que l'aspect extérieur des personnages dramatiques, pour dessiner telles esquisses qui pourraient servir de modèle à une élaboration ultérieure, soit à vous-même,

(4) Joseph Hoffmann (Vienne, 22 juillet 1831 - Vienne, 31 janvier 1904). Peintre. Il œuvra également comme décorateur à l'opéra de la Cour de Vienne où il travailla, entre autres, sur *La Floûte enchantée* (1869) et *Le Freischütz* (1870), dont la production fut particulièrement remarquée. Ce sera lui qui, en fin de compte, réalisa les décors pour la création de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth en 1876.



Joseph Hoffmann.

© Wienbibliothek im Rathaus

si vous voulez vous en occuper, soit aux peintres-décorateurs et costumiers choisis.

Il me suffit pour l'instant, de façon générale, d'avoir dirigé votre attention là-dessus : dès que vous me ferez le plaisir d'informations plus détaillées, j'ai l'intention de trouver l'occasion de m'entendre en personne avec vous de manière convenable sur tout le reste.

Pour l'heure, je vous suis très reconnaissant des assurances réjouissantes de votre part, qui m'ont été rapportées par l'intermédiaire de M. Scharff, ⁽¹⁾ et je demeure jusqu'à plus ample matière

Votre
Bayreuth respectueusement dévoué
28 juillet 1872 Richard Wagner »
(Traduction : Michel Casse)

Lundi 29 juillet

« Lettre de notre excellent éditeur Fritzsche, ⁽²⁾ qui nous annonce que les *œuvres complètes* se vendent fort bien, ce qui réjouit d'autant plus que les autres éditeurs prétendaient que ces *Œuvres* étaient invendables. R. continue de corriger sa biographie (...). »

Mardi 30 juillet

« R. écrit à M. Hoffmann, décorateur à Vienne, qui, à ce qu'il semble, accepterait volontiers de se charger du travail de Bayreuth. »

(1) Anton Scharff (Vienne, 10 juin 1845 - Brunn am Gebirge, 5 juillet 1903). Médailleur de Vienne.

(2) Ernst Wilhelm Fritzsche (Lutzen, 24 août 1840 - Leipzig, 14 août 1902). Premier violon aux concerts du musée et de l'orchestre du théâtre de Berne, puis éditeur à Leipzig.



Hagen.

Costume de Franz Gaul (1837-1906)
pour *Les Nibelungen* de Hebbel.



Hildebrandt.

Costume de Franz Gaul (1837-1906)
pour *Les Nibelungen* de Hebbel.

Mercredi 31 juillet

Richard et Cosima reprennent la dictée et la copie de l'autobiographie de Wagner *Ma Vie*.

Vendredi 2 août

« L'après-midi, nous allons en ville avec « Meursmeurs » (Loulou raconte que notre cocher s'appelle ainsi au village, parce qu'il est saoul tous les soirs et qu'il chante : si je meurs, meurs, six jeunes filles m'enseveliront). »

Samedi 3 août

« Après le petit déjeuner, R. jette un coup d'œil aux *Nibelungen* de Jordan et ne peut s'empêcher de rire de la naïveté de ses pillages : Jordan parle de la « Frisonne Ortrud », alors que c'est R. qui a inventé le nom d'Ortrud et qui a fait du personnage une Frisonne. — R. envisage d'appeler son *Crépuscule des Dieux* le *Tribunal des dieux*, car il vient de lire dans un nouveau livre que les mots *Ragnä Rökr* signifient « Tribunal des dieux » ; il me dit : « L'expression « Crépuscule des dieux » est très belle, même si la traduction est peut-être fautive et a quelque chose de mystérieux ; elle peut être mise en doute pourtant et elle n'est pas suffisamment précise ; « Tribunal des dieux » serait excellent, car Brünnhilde se rend justice à elle-même. » »

Lundi 5 août

« Le soir, il me lit par plaisanterie le premier acte des *Nibelungen* de Hebbel ; l'œuvre est incroyablement mauvaise. »

Mercredi 7 août

Décès, à Dresde, de l'acteur Emil Devrient (né à Berlin, le 4 septembre 1803), beau-frère de la cantatrice Wilhelmine Schröder-Devrient. Il était, depuis quarante ans, le deuxième détenteur de l'*Anneau d'Iffland*, bague et distinction léguée par l'acteur et dramaturge August Wilhelm Iffland à l'acteur qui, selon lui, en est le plus digne. Bruno Ganz en fut l'avant-dernier détenteur.

Jeudi 8 août

« Nous regardons Fidi et nous pensons au moment où il nous faudra le donner au service militaire : « J'ai presque envie de devenir égoïste et de souhaiter que nous n'ayons plus de guerre », puis : « Il est bon d'avoir une patrie pour pouvoir faire avec enthousiasme ce terrible sacrifice ! » (...) Nous allons ensuite nous promener sur la belle route qui mène à Bamberg et d'où l'on a un beau point de vue sur les champs de blé, puis sur Bayreuth. Rencontre émouvante avec un homme qui a la croix de fer et deux médailles de Verdun et qui nous demande l'aumône pour continuer son voyage ; il est fondeur de fer et va à pied à Strasbourg ; R. devient grave, lui donne quelque florins et me dit qu'il ne pourra jamais oublier ce que ces gens-là ont conquis pour nous. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, ⁽¹⁾ à Darmstadt, du mercredi 14 août 1872.

« Cher Monsieur et ami !

Je me fais vraiment du souci depuis que M. Brückwald ⁽²⁾ nous traite de nouveau sans ponctualité. Il nous faut convenir d'une conférence dans les plus brefs délais. Nous aurons ici aussi d'autres choses à régler. Vous savez que Dölle ⁽³⁾ a refusé (avec grande raison selon moi). J'ai reçu, par contre, d'excellentes assurances sur *Joseph Hoffmann* de Vienne. Il s'y est révélé exceptionnellement remarquable dans les fresques ainsi que dans les décors pour le *Freischütz* et les sujets antiques. Quelques autres peintres plus jeunes (et encore inconnus jusqu'à présent) m'ont encore été indiqués : un certain M. *Wernicke* ⁽⁴⁾ à Dessau, etc. Si vous voulez, dans l'intervalle, examiner la lettre de *Hoffmann*, je vous l'envoie en vous priant de me la renvoyer... Mais, avant tout, donnez-moi de vos nouvelles. Demain, j'espère en savoir plus sur Brückwald...

Salutations les plus cordiales

de votre
Richard Wagner.
Bayreuth.

14 août 1872. »

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 15 août

« Nous allons de bonne heure en ville avec les trois aînées ; à dix heures, baptême de Mme Svendsen et de son petit garçon ; R. et moi sommes par rains et nous sommes très émus. — R. remarque en pleurant que les mots « car ceci est ma chair... », à

(1) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - Darmstadt, 27 décembre 1881). Machiniste au théâtre de Darmstadt. (Voir le Bulletin des Rencontres n° 352, page 9, note 4.)

(2) Otto Brückwald (Leipzig, 6 mai 1841 - Leipzig, 15 février 1917). Architecte. Il fut le responsable de la construction du Nouveau Théâtre de Leipzig (1864-1868), détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, puis du palais des festivals de Bayreuth.

(3) Heinrich Döll (1824-1892), peintre décorateur au théâtre royal de Munich.

(4) Friedrich Wernecke (1816-1881), peintre décorateur au théâtre ducal de Dessau.



© Bibliothèque nationale de Norvège

Johan Svendsen (1840-1911).

Photographie de Claus Peter Knudsen (1826-1896).

chaque fois qu'ils sont prononcés, nous déchirent véritablement le cœur. »

Vendredi 16 août

Départ des Svendsen pour Christiana (Oslo).

Dimanche 18 août

« En prenant congé, le chef d'orchestre Levi me dit qu'il est véritablement heureux de partir, qu'il se sent par trop ici une totale nullité et qu'il a besoin de se retrouver lui-même ; des manières étranges, car il me semble à moi que l'on ne se trouve véritablement que lorsque l'on doit faire face à quelque chose de grand et s'y perdre. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Voltz ⁽⁵⁾ et Carl Batz ⁽⁶⁾ à Wiesbaden, du dimanche 18 août 1872.

« Chers Messieurs !

Vous voyez par la pièce ci-incluse les désagréments que me cause l'affaire de Chemnitz, et je vous répète que vous m'obligeriez si vous laissiez tomber l'affaire de manière à ce que le théâtre de Chemnitz ait simplement l'interdiction de continuer à donner mes opéras sans autorisation particulière, contre l'abandon de la demande de dommages et intérêts. Nous préférierions obtenir des succès ailleurs que dans cette misérable affaire de théâtre.

(5) Carl Voltz (1839-1897), marchand de vin et représentant de droits d'auteur.

(6) Carl Batz (1838-1894), auteur dramatique et représentant de droits d'auteur. Le site de la Bibliothèque nationale de France lui donne pour 1853 pour date de naissance, ce qui paraît un peu jeune pour 1872.

À ce sujet, je vous prie tout particulièrement, cher Monsieur Voltz, de me procurer au plus tôt un tonneau de bon *Médoc* pour ma table ; je crains de pouvoir avoir du mal à en recevoir en ce moment de Bordeaux ; mais on me signale par mon valet que mon vin rouge tire à sa fin.

Respectueusement

Bayreuth
18 août 72.

Votre
dévoué
Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 22 août

« C'est maintenant la saison des oiseaux ; hier les enfants ont trouvé une petite alouette dans l'herbe, ils l'ont déposée dans un nid vide dans un arbre, l'ont nourrie, mais aujourd'hui, le nid était vide ; hier au soir, une chauve-souris est entrée chez nous, ce qui me fait très peur, même si je trouve moi-même cette peur absurde ; notre canari, une femelle, est tombé malade. »

Envoi du deuxième tome de *Ma Vie* à l'imprimeur Bonfantini de Bâle.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Joseph Hoffmann, à Payerbach, du jeudi 22 août 1872.

« Cher Monsieur !

Soyez assuré que si je ne réponds pas pour l'instant de manière plus circonstanciée à votre précieuse lettre, qui m'a ouvert les perspectives les plus agréables, c'est uniquement parce que j'envisage avant tout la nécessité d'une rencontre avec vous, et prépare à cet effet mes diverses dispositions. Je crois qu'il serait préférable que je vous rende bientôt visite à Vienne même ; mais un entretien avec visite sur les lieux de l'entreprise elle-même pourrait être nécessaire, et pour cela j'attends le résultat de mes négociations avec l'architecte et le machiniste, que je vous communiquerai immédiatement, raison pour laquelle je vous demande votre adresse dans toute éventualité.

En vous remerciant de vos précieuses informations, je demeure, avec toutes mes salutations respectueuses,

Bayreuth
22 août 1872. »

Votre très dévoué
Richard Wagner.
(Traduction : Michel Casse)

Vendredi 23 août

« Notre petit oiseau est mort, ce qui rend les enfants très tristes. (...) Après le repas il [Richard] pense soudain à la sonate n° 111 de Beethoven ; à propos d'une variation, il me dit : « On a l'impression qu'on pourrait transcrire tout cela sur d'innombrables feuilles, des millions de papillons. Ah, rencontrer quelqu'un comme Beethoven ! Ce fut le grand désir de mon adolescence, le regret de ne plus pouvoir voir quelqu'un comme Shakespeare ou Beethoven m'a donné un sentiment de mélancolie pour toute la vie. Aucun de mes contemporains n'a pu me donner le sentiment de ce qui est véritablement grand. « *Natura lo fa e poi rupe lo stampo* ». ⁽¹⁾ — Schopenhauer ! Je l'ai manqué ! Il est mort au moment où je m'installai à Bieberich, et

(1) (« La Nature le fit, puis brisa le moule ». Citation de l'Arioste, reprise par Schopenhauer dans ses *Parerga et Paralipomena*, au sujet des hommes de génie : « Ceux qui dépassent la mesure, et qu'on qualifie de génies, sont simplement les *lucida intervalla* de l'espèce humaine tout entière. Ils accomplissent en conséquence

où les rapports entre nous auraient pu être si fructueux. Ton père aspirait à la grandeur, mais... » »

Dimanche 25 août

« Belle journée ensoleillée ; R. vient me présenter ses compliments ; nous pensons à notre anniversaire de mariage, mais nous n'en parlons pas aux enfants et célébrons seulement celui du Roi. (...) R. conclut : « Tu es le seul être qui m'ait donné quelque chose, que j'aie écouté avec plaisir et attention ; toi et mon oncle Adolphe, sinon personne ne m'a rien apporté ! » »

Mercredi 28 août

« J'étais allée à la laiterie avec les enfants et nous y avons retrouvé R. en train de boire du lait en compagnie de Rus. — Fidi devient très capricieux ; R. me fait remarquer qu'il aimerait lui voir un petit compagnon de jeux, afin de le sortir de la fréquentation exclusive des femmes. »

Vendredi 30 août

« Comme nous parlons de cette femme qui, malgré une longue intimité avec lui, a si mal assimilé ses idées qu'elle écrit maintenant des drames littéraires, ⁽²⁾ R. me dit : « De telles relations ne reposaient que sur une émotion perpétuelle de ma part ; la nature de ces sentiments, on ne peut la connaître que lorsqu'on a cessé d'agiter le liquide du récipient et que l'on peut examiner au fond le dépôt. » (...) Fidi nous fait beaucoup rire ce matin ; nous lui avons interdit de mettre ses pieds sur la table ; il les amis sur la table, les a battus en leur disant : « Allez-vous-en, mes pieds ! » ; il les a ensuite menacés d'un bâton, les a laissés sur la table en nous regardant d'un air plein de ruse. »

Lundi 2 septembre

Départ pour Weimar, chez Liszt.

« Au milieu des drapeaux qui flottent au vent en mémoire de Sedan, ⁽³⁾ nous partons à onze heures ; à Liebenstein, les Fêtes de la Moisson nous font grande impression avec les petits gardeurs d'oies et les bergers ! Feux de joie et bâtiments illuminés. — Nous arrivons à Weimar à neuf heures. »

Vendredi 6 septembre

« Nous arrivons à quatre heures à Bayreuth, joyeuses retrouvailles avec les enfants, Fidi en costume de velours violet. Le soir, nous sommes très fatigués et nous nous couchons à sept heures et demie. »

Vendredi 13 septembre

Décès à Reichenberg, près de Wurzburg, du philosophe Ludwig Feuerbach.

Samedi 14 septembre

Wagner achève, à l'*Hôtel Fantaisie*, la rédaction de son essai *À propos des acteurs et des chanteurs*.

ce qui est complètement interdit aux autres. Leur originalité est donc par là même si grande, que non seulement leur diversité saute aux yeux des autres hommes ; mais même l'individualité de chacun d'eux a une si forte empreinte, qu'entre tous les génies ayant existé il y a une différence complète de caractère et de facultés, en conséquence de laquelle chacun a fait au monde, par ses œuvres, un présent que celui-ci n'aurait jamais pu recevoir d'aucun autre génie. Aussi le mot de l'Arioste : *Natura lo fece, e poi rupe lo stampo*, est-il à bon droit célèbre, tant il est frappant. »

(2) Mathilde Wesendonck.

(3) Il s'agit des célébrations du deuxième anniversaire de la victoire allemande à Sedan et de la reddition de Napoléon III.

Lundi 16 septembre

« Rangé la nouvelle maison et repris mon Journal ; depuis le lundi 9, nous sommes allés tous les jours en ville à huit heures, et nous sommes revenus tous les soirs à six et même sept heures à la « Fantaisie » ; ces aménagements nous donnent beaucoup de soucis, mais l'humeur reste bonne. (...) Pendant ces moments, R. a aussi reçu un diplôme de citoyen d'honneur de la ville de Bologne qui lui fait grand plaisir et qui couvre de honte les cités allemandes. »

Mercredi 18 septembre

« R. a eu malheureusement une très mauvaise nuit — un mot qu'il a dit hier a jeté un voile de tristesse sur mon esprit, il m'a dit qu'il pensait avoir une maladie cardiaque ! (...) Nous allons en ville dans un profond silence ; quand nous passons devant le cimetière, Richard me le montre du doigt. »

Vendredi 20 septembre

« Dernière promenade à travers la « Fantaisie » avec les enfants, Fidi nous accompagne partout ; tout est mélancolique ici, toutes nos petites affaires sont emballées (...). »

Samedi 21 septembre

Les Wagner emménagent dans leur nouvelle maison, au 7 de la Dammallee, à Bayreuth.

Mercredi 5 septembre

« Je ne cesse de ranger ; toujours pas de cuisinière, ce qui nous force à aller à l'hôtel ; hier, à l'*Hôtel du Soleil*, nous avons commandé un repas très simple, nous avons été servis avec condescendance ; nous allons donc à l'*Hôtel de l'Aigle de l'Empire* où nous avons fort à souffrir de l'insolence des gens qui nous regardent sans interruption à la lorgnette. Le reste de la bibliothèque de R. est enfin arrivé aujourd'hui, si bien que nous pouvons nous attaquer à l'aménagement de son cabinet de travail (...). »

Jedi 26 septembre

« Il me raconte qu'il a fait toutes sortes de « rêves absurdes », entre autres, que nous nous promenions en voiture avec le Roi qui nous témoignait sa faveur de manière ostentatoire, puis il se promenait bras dessus bras dessous avec Meyerbeer à Paris et que celui-ci lui aplanissait les chemins de la gloire, et enfin un rêve qui revient fréquemment : une lettre de change n'était pas versée et il ne pouvait pas payer la maison. Nous parlons de ces rêves qui se répètent sans cesse, notamment celui de son amitié avec le défunt roi de Prusse, qui accable R. de ses démonstrations d'affection, qui lui parle avec des larmes d'émotion dans les yeux, etc. ! »

Vendredi 27 septembre

« C'est ma fête ; R. s'excuse gentiment de l'avoir oubliée, c'est trop catholique pour lui, me dit-il (...). Nous avons maintenant une aide-cuisinière, si bien qu'aujourd'hui, nous pouvons recommencer à prendre confortablement nos repas à la maison avec les enfants. »

Lundi 30 septembre

« (...) après le déjeuner, nous allons nous promener et nous arrivons, par des chemins détournés, à travers ce pays qui nous plaît toujours plus, à notre théâtre en chantier. Spectacle de toutes les couleurs, pittoresque digne de Vulcain, la terre est verte et rose, « c'est déjà le Venusberg », dit R. Nous revenons chez nous à la nuit noire, de la meilleure humeur. »



© Bayreuth2009 / Wikimedia



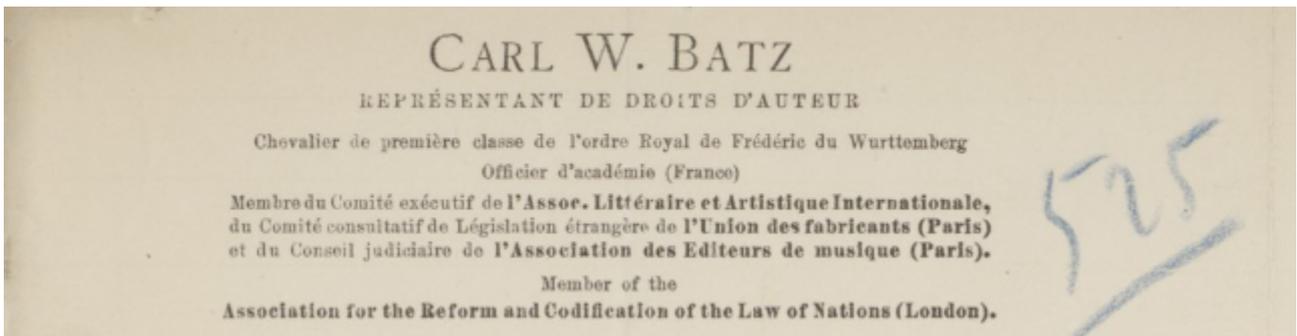
© Bayreuth2009 / Wikimedia

Le 7 de la Dammallee à Bayreuth, nouvelle demeure de la famille Wagner.

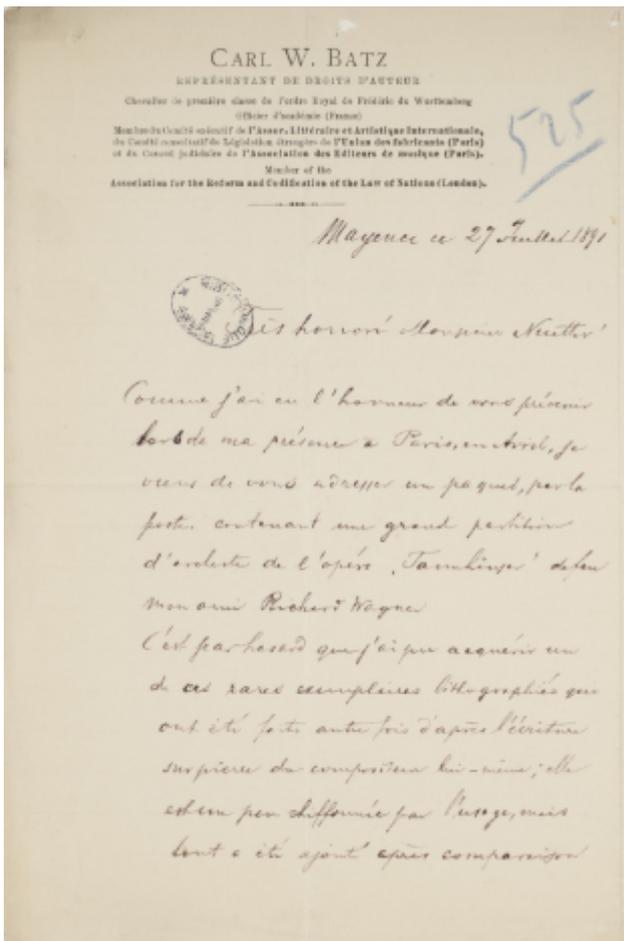
UNE LETTRE DE CARL BATZ À CHARLES NUITTER

DU 27 JUILLET 1891

Nous avons vu, ci-dessus (page 7) Richard Wagner écrire à Carl Wilhelm Batz, représentant de droits d'auteur. Voici, tiré des fonds de la Bibliothèque de France, une lettre que ce dernier adressa, le 22 juillet 1891, à Charles Nuitter, (de son vrai nom Charles Truinet), avocat et librettiste, puis archiviste de l'Opéra de 1866 à sa mort en 1899. Lié d'amitié avec Richard Wagner lors du séjour de ce dernier à Paris en 1861, il fut le traducteur en français du livret de Tannhäuser pour la création française mouvementée de cet opéra. Il a également traduit les livrets des opéras Rienzi, Le Vaisseau fantôme et Lohengrin.



© BnF



© BnF

Mayence ce 27 Juillet 1891

Très honoré Monsieur Nuitter !

Comme j'ai eu l'honneur de vous prévenir lors de ma présence à Paris en Avril, je viens de vous adresser un paquet, par la poste, contenant une grande partition d'orchestre de l'opéra *Tannhäuser* de feu mon ami Richard Wagner.

C'est par hasard que j'ai pu acquérir un de ces rares exemplaires lithographiés qui ont été faits autrefois d'après l'écriture sur pierre du compositeur lui-même ; elle est un peu chiffonnée par l'usage, mais tout a été ajouté après comparaison minutieuse avec un pareil tirage du même temps d'édition.

C'est à l'ami fidèle et sincère, duquel me parlait plusieurs fois avec louanges le défunt maître et au traducteur habile du *Lohengrin* que j'ose dédier la partition, comme humble témoignage d'affection et de vive gratitude pour l'actif appui qu'il m'a bien voulu donner lors les [*sic*] premières démarches faites pour constituer, sur l'initiative de la France, la propriété littéraire et artistique internationale et celle de notre grand contemporain, le poète musicien allemand par excellence.

Veuillez l'accepter, cher Monsieur, et en faire l'usage que bon semblera et à l'érudit archiviste de l'opéra nationale [*sic*] français et à l'ami de l'art cosmopolite et agréer Monsieur la répétition de l'expression de mes sentiments les plus distingués et de mon dévouement sincère.

Carl Batz

RICHARD WAGNER ET SON « PARSIFAL »

par Henri Blaze de Bury

Henri Blaze de Bury (1813-1883), fils du compositeur et critique François-Henri Blaze dit Castil-Blaze (l'adaptateur du *Freischütz* de Weber sous le titre de *Robin des Bois* ou *les Trois balles* commenté par Richard Wagner lors de son séjour à Paris), fut lui-même écrivain. Il traduisit le *Faust* de Goethe, le livret de Don Giovanni de Mozart. Diplômé, il exerça à Weimar en 1839, puis au Danemark et en Hesse-Darmstadt. Beau-frère de François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes* de 1831 à sa mort en 1877, Henri Blaze de Bury eut une grande activité de critique littéraire et musical, notamment dans cette revue, sous divers pseudonymes dont celui, employé ici, de F. Lagenevais, sous lequel il tenait une *Revue musicale* régulière. Voici le texte de celle du 28 février 1883, dans laquelle il évoque le dernier opéra du maître allemand tout juste décédé.



Henri Blaze de Bury (1813-1888)
Photographie de l'Atelier Nadar.

REVUE MUSICALE

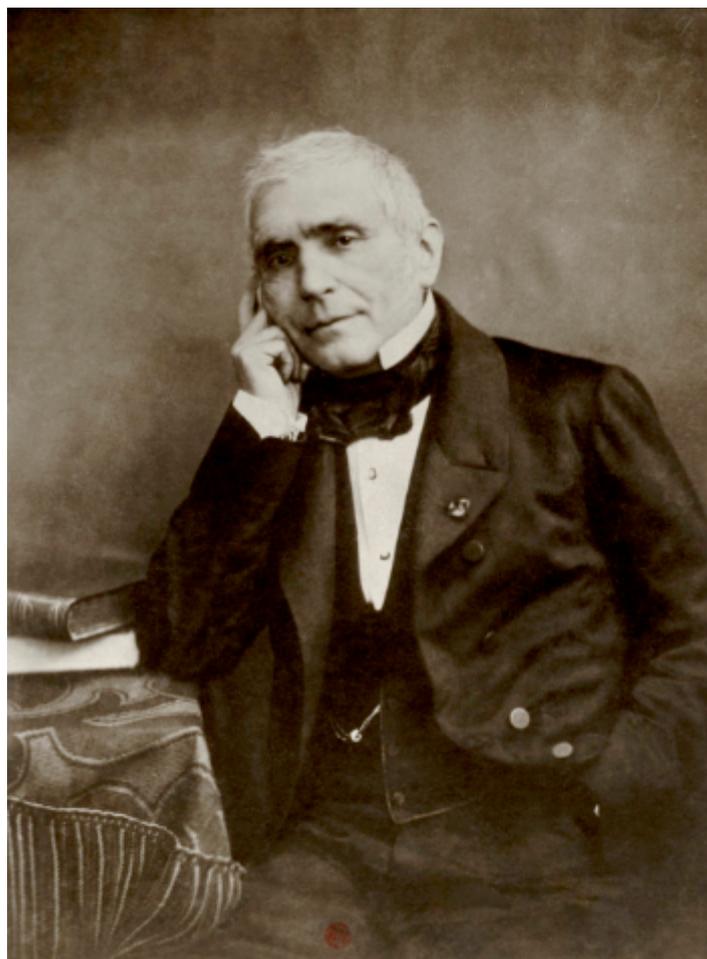
Il vient de paraître, à Florence, un volume intitulé : *Félix Romani et les Maîtres les plus célèbres de son temps*. Comme étude biographique et anecdotique d'un poète estimable en son genre, les Italiens y trouveront sans doute où se prendre, mais c'est surtout au point de vue de certaines idées générales que le livre mériterait de nous intéresser. Ce Félix Romani fut en effet le librettiste privilégié, le dramaturge à

succès de trois ou quatre générations de musiciens illustres, il a composé pour Rossini, pour Bellini, pour Mercadante, pour Donizetti et pour Verdi. *Fatemi dei buoni versi ed io vi darò buona musica*, lui disait l'harmonieux Bellini, le plus doux, le plus fidèle de ses amis, mais le plus difficile de ses collaborateurs et qui, toujours indécis et mécontent, revenait jusqu'à huit fois sur sa propre inspiration, comme il advint pour l'adagio de la cavatine de *Norma*, une des merveilles du génie musical. « Donnez-moi de bons vers » ; on en était encore alors à la tradition de Métastase, on voulait des strophes et des rythmes : airs de bravoure, duos, ensembles et finales, tout cela taillé sur le même modèle ; de l'action, de la coordination dramatique et des caractères, nul n'en avait cure ; il s'agissait tout simplement de complaire à la *prima donna*, de flatter les vœux du ténor et du basso cantante, le reste importait peu : une strette enlevée à souhait, un joli trille placé au bon endroit, des combinaisons vocales sans le moindre rapport avec la situation, mais exquises en elles-mêmes, suffisaient à l'enchantement d'un public ivre de dilettantisme et qui se faisait du théâtre un concert. Aujourd'hui, quand on réfléchit à cet art absolument démodé, on se demande comment il a pu vivre si longtemps. Eh bien ! quiconque éprouverait le besoin d'être éclairé là-dessus, n'aurait qu'à lire cette récente apologie du poète Romani. C'est lui particulièrement qu'il faut rendre responsable du système, lui qui par la constante uniformité de ses couples, et disons-le aussi pour être juste, — par la séduisante mélodie de ses rimes, — a, pendant plus de quarante ans, enjôlé aux erreurs de la cabalette des musiciens de théâtre tels que Rossini, Bellini, Mercadante et Donizetti. On n'imagine pas l'action favorable ou pernicieuse qu'un librettiste exerce sur son compositeur, à moins d'avoir affaire à des maîtres dramaturges, comme Meyerbeer et Verdi par exemple ; ceux-là regimberaient, il est vrai, mais point tout de suite, puisqu'il n'appartient qu'au succès de dicter ses volontés. Meyerbeer, pendant toute sa période italienne, a dû se résigner à subir la débilite influence des Totola et des Romani ; Verdi lui-même n'est parvenu à s'y soustraire que fort tard, et il a fallu pour cela tout un revirement national, car aussi longtemps que la domination autrichienne triompha, jamais un Italien patriote n'eût voulu d'une réforme qui parlait la langue de ses maîtres détestés.

C'est par l'Allemagne et le wagnérisme que le sens esthétique s'est introduit dans la musique dramatique italienne ; jusqu'alors la confection avait seule régné sur le marché. Un compositeur recevait un opéra de son librettiste comme un enfant reçoit une pomme que vous lui mettez dans la main, ce qui, d'ailleurs, n'empêchait pas l'inspiration d'avoir ses heures ; les répertoires de Rossini et de Bellini sont

pleins de sublinités épisodiques, mais des morceaux, même admirables, ne constituent pas un chef-d'œuvre dramatique. Il ne saurait être obtenu que par l'effort commun du poète et du musicien ; plus l'opéra moderne affirmera son réalisme, plus l'action, les caractères, les situations tendront à l'expression du vrai et plus l'auteur du poème exercera d'influence sur le musicien. Les textes de Meyerbeer, de Verdi, de Richard Wagner sont à cet égard des exemples convaincants. Si nous réfléchissons à la manière dont se forme un opéra, nous voyons aujourd'hui que, sauf de rares exceptions, l'idée première vient du maître : un sujet l'attire, le saisit, bientôt son imagination s'échauffe, il ordonne son plan, dispose ses morceaux, il se les chante ; alors commence à germer en lui toute une poussée chaotique, rythmes et couleurs tourbillonnent devant ses yeux dans une lumière décevante de kaléidoscope. C'est là ce que nous appellerions le moment psychologique : l'heure où le compositeur va trouver le librettiste et lui demander de mettre son entente du théâtre au service de l'idée musicale ; à moins que notre maestro ne soit lui-même un librettiste comme Richard Wagner, ce qui simplifie beaucoup les choses, mais ne réussit guère en dehors de l'exception. Verdi maintenant consulte Boïto ; Meyerbeer s'adressait à Scribe, qui, dans ces occasions, devenait littéralement son autre moi, empressé, dévoué, comprenant tout à demi mot, capable à la fois d'agir en inventeur s'il en était besoin et de condescendre à l'humble rôle d'interprète. Ceux qui répètent que les opéras de Scribe sont peut-être tout ce qui restera du théâtre de Scribe oublient trop que ces opéras, même comme *libretti*, sont de Meyerbeer. Il en va bien autrement de Richard Wagner, lequel nous représente à lui tout seul un système. Avec lui, plus rien de cette germination antérieure dont nous parlions, le double enfante-ment est simultané : poème et musique sortent d'un jet.

Ce drame de *Parcival*, par exemple, dernier terme de son esthétique, quel autre que le librettiste Wagner l'eût jamais conçu et quel autre l'eût mis en partition ? Ce sont là des cadres qu'il faut absolument se faire à soi-même, certain que nul au monde ne vous les ferait. Imaginez une pièce impossible à comprendre, si d'avance on ne s'en est procuré la clé en déchiffrant la partition, des personnages dont chacun marche écussonné d'un motif spécial que vous devez savoir par cœur sous peine de tout confondre. Que d'efforts, justes dieux ! quels travaux d'Hercule pour en arriver à distinguer le roi de carreau de la dame de pique ! et dire que jadis, aux temps préhistoriques de Gluck, de Mozart et de Beethoven, on s'entendait si aisément ! pas une de leurs figures d'où n'émane aussitôt la vie organique. Vous les voyez toutes penser, agir ; don Juan, dona Anna, Suzanne et Chérubin, Léonore et Florestan peuvent se passer de commentaires ; il est vrai que ces créateurs incomparables étaient des gens très simples que les complications de notre art moderne auraient probablement fort déroutés. Ils avaient plus de génie que de théorie, ils travaillaient pour tout le monde, et leurs œuvres, jouables sur la première scène venue, savaient se contenter d'un théâtre, d'une troupe et d'un public d'occasion, toujours belles et toujours admirables, pour la foule comme pour les initiés, dans un palais comme dans une grange. Pour entendre *Don Juan*, *Guillaume Tell* ou *les Huguenots*, personne n'a besoin d'aller à Bayreuth, et ni Mozart, ni Meyerbeer, ni Rossini n'eurent cette bizarre prétention de fonder des olympiades au bénéfice de leurs propres élucubrations.



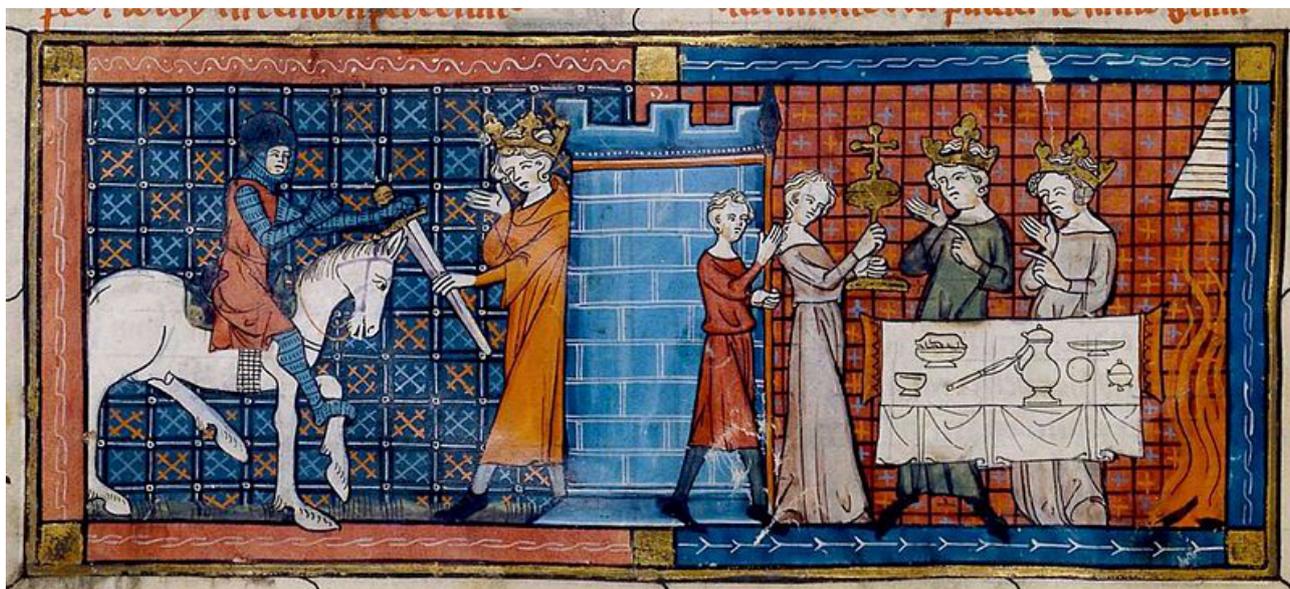
Eugène Scribe, « l'autre moi » de Meyerbeer.
Photographie de l'Atelier Nadar.

Avec Richard Wagner, le thème change ; ici la complication devient telle qu'on ne sait plus à quelle branche de l'art ou de la science, à quel corps de métier on a affaire. Dramaturge, musicien, archéologue, architecte, machiniste, *truckiste*, et par-dessus tout régisseur, ses opéras embrassent l'univers, c'est la mécanique céleste. Il se fonde en Allemagne des chaires de philosophie pour les expliquer ; car l'usage veut maintenant que le poème soit publié longtemps à l'avance, et quand vous êtes dûment préparés, entraînés par la glose, vous allez en pèlerinage au lieu saint et mettez un mois à les entendre dans le recueillement de la montagne. Et cela se passe dans une ère démocratique comme la nôtre, et les mêmes gens qui se montrent à ce point fanatiques d'un art accessible seulement aux privilégiés de l'intelligence, viennent ensuite nous prêcher l'opéra populaire et la musique pour tous ! Essayez donc de concilier ces deux propositions ; rien ne tient ensemble en ce procès, à commencer par Richard Wagner. Il s' imagine marcher en avant de son siècle et n'est en somme qu'un phénoménal obstructionniste dont les logarithmes chromatiques céderont tôt ou tard la place à un Mozart de l'avenir. Révolutionnaire émérite en politique, il compose aux dépens d'un roi dilettante et somptueux une musique d'idéologue que Shakespeare appellerait « du caviar pour le peuple » ; ennemi déclaré du christianisme, dont il s'efforce de combattre « la déplorable influence, » dans son livre sur *l'Art et la Religion*, le voilà qui désormais penche vers l'autre extrême et demande à la religion du Saint-Graal « la régénération de l'espèce humaine ».

Mythique avec *l'Anneau du Nibelung*, il devient mystique dans *Parsifal*.

Le spectacle des amours d'Elsa et de Lohengrin nous offrait au moins encore quelque chose d'humain, mais cette fois le séraphique règne sans partage et nous déborde ; il ne s'agit plus que du Saint-Graal : vers cet unique intérêt tout converge, tout en dépend et s'y rapporte ; or, pour un public de notre temps, qu'est-ce que le Saint-Graal ? Une curiosité légendaire, un recueil perdu de superstitions fantastiques ; eh bien ! ce que Wagner a trouvé là de symbolisme et d'illuminisme passe toute conception ; Calderón écrivant pour des Espagnols du XVI^e siècle ne s'enflammait pas davantage. Ce n'est plus de l'exaltation, c'est de l'hystérie, et le mysticisme lui paraîtrait sans doute encore trop limpide s'il ne le compliquait dès le titre d'une méchante revendication de linguistique à notre adresse. Ainsi donner au titre son orthographe légitime, nommer la pièce *Perceval*, c'eût été reconnaître son origine française ; car, il n'y a pas à dire, l'épopée du Saint-Graal nous appartient bien au premier chef. Elle remonte au commencement de notre XIII^e siècle, à pour auteur Chrestien de Troyes, et le chevalier poète Wolfram d'Eschenbach n'est venu qu'après broder sur le thème. Mais il fallait égarer l'opinion, nier effrontément le point de départ et, toujours jaloux de se montrer original et grand dans le mesquin, M. Richard Wagner, au lieu d'adopter loyalement le nom français, a tenu à s'en fabriquer un autre, composé de deux mots arabes : *fal*, *parsi* (Parsifal) qui, selon cet éplucheur de palimpsestes, convenait seul aux nécessités étymologiques. — Parsifal ou Perceval, nous savons que l'âme du poème est le Saint-Graal (*sanguis realis*) le sang du Rédempteur, précieusement recueilli par Joseph d'Arimathie dans un calice d'or que garde sur le Mont-Salvat une confrérie de chevaliers. Ce calice miraculeux formera donc dans la pièce le centre absolu de rayonnement et d'attraction. Celui-là seul qui ne l'aura point cherché trouvera le chemin du Saint-Graal et prendra rang parmi ses chevaliers. À Parsifal, — le simple, l'ingénu, — échoit la vocation. Une première fois le but se dérobe à lui, il y revient et ne l'atteint qu'après une longue série d'épreuves et de purifications.

Nous sommes dans un site montagneux de l'Espagne gothique, les trompettes de la forteresse du Graal annoncent l'aurore ; à cet appel, le vieux Gurnemanz et deux varlets couchés sous un arbre se réveillent et commencent leur prière, quand un orageux mouvement dans l'orchestre nous indique l'approche d'un être menaçant. C'est Kundry, la sauvage et terrible Kundry cause de tous les maux qui affligent en ce monde les chevaliers du Graal. Elle voudrait bien réparer ses torts, mais l'enchanteur Klingsor, désormais son maître et l'ennemi de la sainte corporation, s'y oppose. Cette Kundry, paraît-il, n'a pas toujours été la hideuse sorcière que nous voyons ; elle eut ses beaux jours tout comme une autre, il lui arriva même de séduire le pieux roi Amfortas, gardien du Graal et de la sainte lance que le soldat romain plongea au flanc du Christ. Amfortas n'ayant pu résister aux charmes de la sirène, le traître Klingsor a profité d'un moment de faiblesse pour enlever au roi l'arme sacrée et l'en frapper d'un coup sanglant. Depuis ce jour, le deuil règne dans la forteresse ; la blessure ne veut plus se fermer, Klingsor triomphe, et narguant les dévots burgraves, il vient, jusque sur leurs domaines, établir des maisons de fleurs qu'il peuple de beautés profanes d'un voisinage fort dangereux ; plusieurs chevaliers ont déjà succombé à la tentation, délaissant le pauvre roi Amfortas sous prétexte que rien n'est ennuyeux comme les gens qui ne vous entretiennent que de leurs douleurs physiques. Aussi ne peut-on souhaiter assez de voir le sauveur accourir au plus vite. L'oracle a dit que ce serait un inconscient, un simple fou, *der reine Thor*, que la seule compassion guiderait. Un cygne atteint mortellement traverse l'air et tombe sur la scène ; presque aussitôt Parsifal paraît, il a étourdiment pénétré dans le bois et tiré sa flèche à l'oiseau sacré ; Gurnemanz l'interroge. Serait-ce le prédestiné ? Toujours est-il qu'à ses réponses on croit reconnaître l'Inconscient et cette idée suffit pour décider Gurnemanz à conduire près du roi ce simple et ce fou qui, de lui-même, a trouvé le chemin. On se dirige vers le burg, et c'est ici que se déploie le fameux effet du décor qui marche. Arbres, sentiers, rocs et prairies se déroulent aux yeux du spectateur, tandis que Gurnemanz et Parsifal se contentent de piétiner sur place, et la curiosité



L'arrivée de Perceval au château du Graal.

Le Conte du Graal, Bibliothèque nationale de France, manuscrit français n°12577, fol. 18 v°.

cycloramique se double d'un intérêt musical habilement exploité par le maître qui surveille son contrepoint à l'égal de ses machines, disposant ses quatre grosses cloches de manière à vous les faire entendre d'abord dans un lointain estompé, vague, sourd, puis accentuant, renforçant la vibration à mesure qu'on avance et lançant son carillon à toute volée, au moment que ses deux pèlerins touchent au seuil du temple. Sous une éblouissante coupole à galeries, aux chants d'un chœur d'enfants invisibles, les chevaliers du Saint-Graal s'assoient à la table de la Communion. Le roi Amfortas est apporté sur un lit de repos, tandis qu'à l'arrière-plan et du fond d'une niche gémit la voix de l'archi-centenaire Titrel, déjà mis au tombeau, mais qui ne peut achever de mourir, soutenu qu'il est indéfiniment par des gouttes miraculeuses qu'on lui administre à doses quotidiennes. Il somme son fils de découvrir le divin calice ; Amfortas obéit, et pendant que les enfants invisibles entonnent en chœur les paroles de la Consécration, le Graal rayonne fulgurant, le pain et le vin abondent et les chevaliers célèbrent la cène. Quant à Parsifal, il se tait et ne bouge, non moins indifférent aux splendeurs de la solennité qu'aux souffrances du roi. — « Sais-tu ce qui se passe là devant tes yeux ? lui demande alors Gurnemanz, et l'ingénu Parsifal se contente de secouer la tête, sur quoi le chevalier le met à la porte en s'écriant : « Eh bien ! donc, va-t'en, et à l'avenir laisse en paix les cygnes, car tu n'es qu'une oie. »

Sans discuter le mauvais goût de l'apostrophe, disons tout de suite qu'il n'y a qu'une opinion sur ce finale : il est superbe ; dès son début, le grandiose vous saisit, vous êtes en puissance du beau. Cet unisson des chevaliers, ce chœur des enfants invisibles, ces voix d'en haut scandant l'oracle au son des cloches, ce décor, cette mise en scène au moment où le sang divin projette sa lueur hors du calice, il est évident que tout cela ne saurait venir que d'un maître, et quand je parle ainsi d'après mes propres impressions puisées dans une simple étude du poème et de la partition, le lecteur comprendra quel a dû être l'effet de la représentation. Je n'en maintiens pas moins toutes mes réserves sur le système, qui me paraît aussi absurde dans *Parsifal* qu'il l'était dans *Tristan et Iseult*, dans *les Maîtres chanteurs* et la tétralogie des *Nibelungen*. Je l'ai dit vingt fois et je le répète, quand Richard Wagner atteint au sublime, il y arrive, non par des voies à lui particulières, mais par des chemins communs aux autres hommes de génie. Ce finale du premier acte de *Parsifal*, conception en effet magnifique, pourrait être aussi bien de Weber ou de Meyerbeer. Si j'excepte le parti-pris d'employer des unissons à la place du chœur, je ne vois rien là, mais absolument rien que l'auteur d'*Euryanthe* et l'auteur du *Prophète* ne consentissent à signer, eux que la mélodie continue eût trouvés sceptiques, eux qui se seraient laissé brûler vifs plutôt que de renoncer jamais aux formes organiques du drame lyrique et de livrer l'infini de l'espace aux développements d'un éternel récitatif que balance un roulis de l'orchestre murmurant, grommelant et rabâchant ce que l'école appelle aujourd'hui « le motif conducteur, *der leitende Motif* ». Ces fils dirigeants, véritables écheveaux d'Ariane, sont en quantité. Un adepte, M. de Wolzogen, dans un Guide du voyageur à travers les labyrinthes de *Parsifal*, en compte trente-six ; d'autres, comme M. de Heintz, vont jusqu'à soixante-six. Il y a naturellement le motif du Saint-Graal, d'abord spécial, puis se compliquant des divers motifs s'y rapportant, celui de la communion, de l'oracle, etc. En outre, chaque

personnage a le sien qui l'accompagne partout comme son ombre, tantôt devant, tantôt derrière, et se modifiant selon les mouvements du caractère. Parsifal, Amfortas, Klingsor, marchent ainsi chamarrés de signalements pareils à ces losanges multicolores de l'habit d'Arlequin. Kundry, à elle seule, en possède un jeu des plus variés ; il y a le motif de Kundry sorcière et de Kundry énamourée, de Kundry quand elle s'avance au galop farouche et les cheveux éparés, et de Kundry quand elle s'humanise, qu'elle rit aux éclats ou qu'elle se fâche. Il s'agit simplement d'avoir appris par cœur sur la partition tous ces motifs dirigeants ; alors vous serez presque certain de ne pas trop vous embrouiller dans le cours de la représentation. Faites comme dans la cavalerie, où cela va tout seul pourvu qu'on ait la clé de la sonnerie, car autrement c'est à ne pas s'y reconnaître ; la botte, le boute-selle, l'appel, on ne distingue plus, et dame ! alors, gare la salle de police !

À prendre l'œuvre en son entier, drame et musique, le *Parsifal* de Richard Wagner ne nous offre que sujets de rapprochements avec son *Lohengrin*. Parsifal et Lohengrin sont deux chevaliers du Cygne, et l'on se plaît à supposer que le noble oiseau dont la flèche de Parsifal vient de percer le cœur au premier acte fut le père ou le grand-père du cygne qui devait un jour servir à la délivrance d'Elsa en guidant vers elle la barque de Lohengrin. Dans la légende, Lohengrin est le fils de Parsival ; dans l'ordre chronologique des opéras de Wagner, la généalogie se trouve intervertie, mais l'auteur, toujours sur le qui-vive en matière d'allusions et de citations, a bien soin d'établir les liens de parenté en reproduisant, au moment où Parsifal tue le cygne, les mêmes accords qui, dans *Lohengrin*, ont accompagné son arrivée au premier acte et son départ à la dernière scène du troisième.

Le second acte de *Parsifal* se passe chez Klingsor, en plein paganisme. Aux mysticités qui précèdent il fallait un violent contraste ; le voici. Le magicien attend Parsifal, que ses conjurations lui vont amener, et compte sur la plus endiablée de ses vierges folles pour consommer la perte du trop candide jouvenceau. Il évoque Kundry, jadis la néophyte du Saint-Graal et désormais l'âme damnée de Satan :

Jadis filles du ciel, aujourd'hui de l'enfer,
Écoutez mon ordre suprême.
Il va venir vers vous un chevalier que j'aime...
Par vos charmes qu'il soit séduit.

Que de peines pourtant on se donne à réinventer *Robert le Diable* ! Cette Kundry, en qui se résument deux personnages contradictoires, servante à la fois du Saint-Graal et compagne du sorcier Klingsor, n'est pas seulement la plus indéchiffrable des énigmes dramatiques, elle est un mythe, une reproduction vivante des temps où vécut le Christ. L'Hérodiade et la Madeleine dans un même corps et se manifestant à tour de rôle, voilà Kundry. Pour le moment, elle aide le nécromancien sorcier à perpétrer ses maléfices, non plus hideuse et décrépite comme d'abord, mais toute phosphorescente de jeunesse et de beauté surnaturelles : Azucéna transfigurée en Astarté. L'intermède de la séduction se poursuit et s'achève comme dans l'opéra de Meyerbeer. Parsifal-Robert, après s'être un bout de temps laissé enguirlander par les nymphes de la contrée, aperçoit sur un lit de roses Vénus-Kundry, qui l'attire, l'enlace de ses beaux bras nus, et longuement,

voluptueusement, imprime sur sa lèvre l'ineffable et mortel baiser de la fascination. Par quelle réaction immédiate ce baiser, qui devait perdre l'âme de Parsifal, la rappelle, au contraire, à la vie, je n'essaierai pas de l'expliquer, l'ayant moi-même très peu compris ; toujours est-il que ce baiser trop amoureux provoque une crise chez le jeune paladin ; son être moral se révolte. Qui le croirait ? Il a suffi de la pression des lèvres d'une jolie femme pour initier ce modèle des chevaliers aux souffrances du roi Amfortas. « La blessure ! s'écrie-t-il, la blessure ! je la sens qui me ronge le cœur. » Vainement Kundry redouble d'efforts ; ce Tanhäuser de nouvelle espèce ne demande qu'à s'en aller du Vénusberg ; Klingsor, voyant le danger, a recours aux grands moyens ; il veut brandir la sainte lance; mais, ô miracle ! la sainte lance lui échappe des mains et commence de planer au-dessus de la tête de Parsifal, qui la saisit au vol, trace dans l'air le signe de la croix, et soudain palais et jardins, tout s'effondre. Où prévalut naguère la puissance de Klingsor, où les roses et les belles filles ont fleuri s'étend la morne solitude. Parsifal quitte ces lieux d'incantation et de désolation et se dirige avec sa lance vers l'infirmerie de son roi comme jadis le chevalier Robert, son rameau magique à la main, s'en allait à la conquête de la princesse Isabelle. — Musicalement, ce second acte me semble loin d'être comparable au premier, bien qu'il renferme une perle des plus rares, sinon la plus rare, que Wagner ait dans son écrit : je veux parler de la scène des fleurs animées. Qu'on se figure un mouvement de valse langoureux et piquant, une mollesse, une morbidesse délicate avec des retours passionnés, l'appel du désir tantôt caressant et louvoyant, tantôt accusant d'un trait de feu sa frénésie. Et quelle étonnante simplicité dans l'harmonie, quel art dans le groupement de ces trente voix de femme qui, tour à tour, se séparent, se rassemblent ou s'isolent en légers solos ! Rappelez-vous le chœur des naïades du Rhin dans *le Crépuscule des dieux*, c'est le même tableau de genre ou, si vous aimez mieux, le même genre de tableau, mais d'un effet peut-être encore plus réussi, et le curieux, c'est de voir qu'il n'est obtenu que par les ressources mélodiques. Cet épisode contient tout l'intérêt musical de l'acte, et le reste n'est que pathos, y compris la grande scène entre Kundry et Parsifal, où les récits et les contorsions se succèdent au milieu d'un inextricable tumulte de phrases stéréotypées qui sont l'*ultima ratio* de Richard Wagner lorsqu'il a, comme on dit, vidé son sac et ne cherche plus qu'à fournir pâture de discussions aux confesseurs de la doctrine.

Au troisième acte, le mysticisme reprend ses

droits. S'il n'était généralement reconnu que sensualisme et ascétisme sont deux pommes du même pommier, ce dernier ouvrage de Wagner tendrait à nous le démontrer : l'antithèse n'y est point seulement d'un acte à l'autre, elle est de scène à scène ; elle est partout. Une sorte de religieuse idylle, amoureusement et beaucoup trop longuement caressée, sert d'introduction. S'il arrive que, dans un musée, on s'attarde volontiers devant un tableau peint de main de maître, au théâtre, c'est de l'action que l'on réclame et non du pittoresque instrumental. La symphonie ayant pris fin : « Qui vient là ? » se demande Gurnemanz, cherchant à percer du regard la silencieuse profondeur du bois. Qui s'approche ainsi de la source sacrée ? L'acteur en scène n'a pas eu le temps de poser sa question que le spectateur est déjà capable d'y répondre, car l'orchestre a causé en lui jouant le motif caractéristique, et, sur le motif de Parsifal, quel autre que Parsifal peut s'avancer ? Ainsi, voilà le motif dirigeant pris en flagrant délit ; vous l'avez inventé, dites-vous, pour accroître l'intensité de la situation, et son moindre tort est de ne pas marcher d'accord avec le drame. Que fait ici la musique ? Elle dénonce tout haut un mouvement que le drame tient encore en suspens ; elle fait que le spectateur est informé de ce qui se passe avant le personnage ; si c'est là ce qu'on appelle la vérité du drame lyrique moderne, autant retourner aux ritournelles du vieux temps. Parsifal s'achemine vers la sainte source vêtu de blanc de la tête aux pieds, ses longs cheveux retombant en boucles blondes, sa barbe rousse encadrant son visage aux traits pâles, souffrants et doux. On raconte qu'à ce spectacle le public de Bayreuth crut voir le Christ lui apparaître et que nombre de braves gens en furent émus jus-



Le Ballet de « Robert le Diable », de Degas.
Ballet de nonnes ou d'ancêtres de filles-fleurs wagnériennes ?
 (Victoria and Albert Museum de Londres.)

qu'aux larmes, tandis que d'autres, moins naïfs, se fâchèrent, criant à la suprême inconvenance. Ou je me trompe fort, ou Wagner avait dû compter là-dessus comme sur un dernier atout pour enlever la partie. Ce maître charlatan, après avoir musicalement et dramatiquement abusé de toutes les machines, de tous les trucs et de toutes les fantasmagories, et voulant, comme Nicolet, son ancêtre, aller toujours de plus fort en plus fort, se sera dit qu'après les décors qui marchent, les jardins botaniques où poussent des fleurs qui sont des femmes et les tours qui s'écroulent dans le feu d'enfer, il ne trouverait rien de mieux pour terminer sa féerie que de mettre l'évangile en tableaux vivants.

Saint Luc ne nomme point la femme, saint Jean l'appelle Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Chez Wagner, celle qui verse les parfums et de sa chevelure essuie les pieds du Rédempteur, s'appelle Kundry, et Jésus a nom Parsifal. Quant à l'action, rien de changé, le drame reproduit trait pour trait le Nouveau-Testament ; puis, comme nous avons assisté au lavage des pieds, nous assistons au tableau du baptême et c'est le chevalier Gurnemanz travesti en saint Jean-Baptiste qui répand l'eau sainte sur la tête de Parsifal-Jésus. Excuse qui voudra ces sortes d'exhibitions, je persiste à n'y voir qu'une indécente parodie ayant le *great attraction* pour objectif. J'admets qu'un pareil drame tente un artiste, il n'en existe pas de plus grand au monde, mais si vous l'abordez, que ce soit loyalement, sans vaines circonlocutions ni mascarades, à la manière des peintres italiens de la renaissance sinon à la manière des Sébastien Bach, ce qui vaudrait mieux ; mais qu'est-ce que cette idée de nous venir transfigurer en Jésus-Christ un nigaud comme votre Parsifal ? Il ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il fait, il arrive en tuant un malheureux cygne, reste hébété devant le roi Amfortas, qu'il sauverait rien qu'en lui demandant de ses nouvelles : « Comment allez-vous, sire ? où souffrez-vous ? » Et parce qu'après avoir été chassé du palais, il finit par comprendre sa bévue, le voilà aussitôt purifié, canonisé, que dis-je ? le voilà passé Dieu, nimbé d'une auréole d'or, lui, ce jocrisse à qui les alouettes tombent dans la main toutes rôties et que pas un seul exploit ne recommande. Car cette lance dont il va se servir pour fermer la blessure du roi, cette arme aux vertus curatives, il ne l'a pas même conquise, il lui a suffi d'étendre son bras pour la cueillir dans l'air, et c'est d'un pareil bois que Richard Wagner fait son idole, un héros qu'il identifie avec la propre personne du Christ : « Gloire dans les cieux au miracle ! Rédemption au Rédempteur ! » Et pendant ce temps une blanche colombe symbolisant le Saint-Esprit descend sur Parsifal — Il n'y a pour l'artiste que deux manières de toucher à ces épisodes du poème évangélique, les prendre par leur côté naïf, comme Berlioz a fait dans *l'Enfance du Christ*, ou les traiter humainement sans aucun masque. *Le Christ en croix* de Bonnat, *le Christ devant Ponce-Pilate* de Munkacsy, sont des interprétations réalistes d'un goût peut-être contestable au point de vue du beau esthétique, mais qui moralement n'offensent personne. Si c'est votre idée de traduire en musique la fresque de Léonard de Vinci, ayez le courage d'aller jusqu'au bout en nous représentant Jésus au milieu de ses disciples ; avec le divin faites de l'histoire, mais n'en faites point la caricature.

Considérée dans son ensemble, la partition de *Parsifal* répond à ce que maintenant on pouvait attendre d'une œuvre de Richard Wagner. Il n'y faut

voir ni un progrès ni une décadence. C'est le système des *Nibelungen* qui se continue et s'accroît en s'obscurcissant toujours davantage et, le dirai-je ? ce chaos finit par avoir son charme ; on s'y accoutume ; de loin en loin les ténèbres ont l'air de s'amender, ce n'est point assurément l'aurore, mais c'est un crépuscule agréable où vous nagez dans un perpétuel moduler, un crépuscule saturé d'encens et de roses et dont l'atmosphère capiteuse vous porte aux rêveries les plus contradictoires. Un maître tout de théorie comme Richard Wagner ne se dément pas en vieillissant ; comparez *Parsifal* à *Lohengrin*, et vous trouverez à quarante ans de distance la même main, ajouterai-je, la même inspiration ? Non, certes, car les idées sont un trésor qui se dépense à mesure et qui, dépensé, ne revient pas. Ce qui reste, c'est la main, le système ; le récitatif plus que jamais absolu pourvoit seul au dialogue vocal, le motif conducteur donne le signalement des caractères et l'orchestre symphonise la situation. Quant à la mélodie, au sens général du mot, inutile de la chercher ; congédiée, expulsée pour cause d'indignité physique et morale ; renvoyé aussi le chœur polyphonique, il n'en faut plus, le système entend que ce soit les unissons qui le remplacent. Par intervalle, une oasis comme l'intermède des fleurs animées, puis le désert qui recommence, infini, implacable. En présence d'un tel parti pris de repousser tout ce qui pourrait plaire à l'oreille, le Richard Wagner d'il y a six et dix ans vous semble presque un Boëeldieu pour la clarté, et l'on songe avec un doux regret à ces duos, à ces romances, à ces ariettes dont s'émaillaient jadis ces partitions plus limpides que l'eau de roche : *Tristan et Iseult*, *les Maîtres chanteurs*, *les Nibelungen*, sans parler de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*, que l'auteur de *Parsifal*, arrivé à l'apogée de sa doctrine, devait aujourd'hui naturellement désavouer comme bluettes entachées de *mozartisme*. — On raconte qu'aux dernières fêtes de Bayreuth, Richard Wagner annonçait à ses amis son ferme propos de clore son exercice dramatique avec la partition de *Parsifal*, il avait, dit-on, résolu d'appliquer à la théorie le reste de ses jours. À ce compte, ni le présent ni la postérité n'auront à regretter sa mort, puisqu'elle ne saurait musicalement leur coûter aucun chef-d'œuvre et quant à quelques gros livres de plus ou de moins, c'est affaire à l'Allemagne d'en déplorer la perte, comme c'est son affaire de pleurer son maître chanteur. Quant à nous autres, en tant que Français, nous n'avons qu'à réserver nos larmes pour un meilleur emploi, vu que c'était au demeurant un fort vilain homme que ce grand musicien contesté.

F. de Lagenevais

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

En 1933, trois ans après le décès de Cosima le 1^{er} avril, puis de Siegfried le 4 août, alors que s'affermissait le règne de Winifred sur Bayreuth, parut un livre intitulé *Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885* (*Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885*). La caution scientifique de l'édition de cette correspondance est assurée par le baron Max von Walberg, philologue, historien de la littérature, germaniste et professeur de littérature allemande à Heidelberg. ⁽¹⁾ Publiée par J. G. Cotta, à Stuttgart et Berlin, il s'agit bien entendu d'une édition « autorisée », donc passée sous l'œil et le ciseau éventuel de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner. J'ignore donc si, à l'instar de certaines éditions de correspondances, comme celle de Richard Wagner à Minna, ou à ses amis de Dresde, elle a été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres. Je vous propose toutefois de découvrir cette correspondance, inédite en français, pour autant que je sache, et dont je vous propose une traduction.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

Depuis le 15 avril 1866, Richard Wagner habite la villa de Tribschen, à deux kilomètres et demi de Lucerne. Le 12 mai, accompagnée de ses enfants Daniela, Blandine et Isolde, Cosima est venue le rejoindre. Elle est enceinte d'au moins trois mois d'Eva. Le 6 juin, Hans von Bülow donne sa démission de ses fonctions officielles à Munich. Le 10 juin, il arrive à Tribschen. Le 1^{er} septembre, Hans et Cosima partent pour Munich, afin de liquider leur appartement, en laissant les enfants à Tribschen.

1.

[De Munich à Tribschen, 6 septembre 1866]

Ma bonne enfant !

Je devrais en principe t'écrire en français afin que tu mérites le plaisir de la lettre par un petit effort, mais l'oncle Richard ⁽²⁾ me raconte à l'instant que vous avez été sages à table l'autre jour, et je veux donc simplement te récompenser. Vous avez donc reçu des poupées, comment s'appellent-elles, sont-elles sages et obéissantes, font-elles bon ménage avec les autres ? Kos ⁽³⁾ est très gentil, seulement il saute beaucoup sur le sofa, ce que ton père lui interdit ; il avait aussi oublié « laisse » et « prends », et j'ai dû les lui réapprendre. Gusti est devenu très grande et le petit Ludwig a grandi lui aussi ; ⁽⁴⁾ ils jouaient sagement ensemble dans le jardin et ne se disputaient pas, ce qui m'a fait beaucoup de plaisir ; c'est très laid et très triste quand des frères ou des sœurs ne s'aiment pas. Ton père est très occupé avec les

paquets et à ranger, et je l'aide à le faire. Il embrasse les bonnes enfants. J'espère que Boni ⁽⁵⁾ et toi pensez beaucoup à Papa et Maman ; si vous êtes sages, vous pouvez être sûres que nous vous bénirons de tout notre cœur et que vous nous ferez ainsi plaisir ; mais si vous n'êtes pas sages, nous en souffrirons beaucoup, réfléchis-y, mon enfant, et tu éviteras certainement, par amour pour nous, qui t'aimons tant, tout ce qui nous déplaît parce que c'est mauvais.

Le temps est redevenu beau maintenant, tu peux te promener dans le jardin avec Boni, sois-en reconnaissante ; pense aux nombreux enfants pauvres, qui vivent dans de petits appartements froids ou qui doivent marcher dans la rue, et dis-toi que tu dois devenir bien meilleure que ces pauvres, parce que tu vas mieux. Sois bonne, mon enfant, ce sont les paroles que je te répète sans cesse, pour que tu plaises à tout le monde, pour que ta gentillesse récompense Agnes ⁽⁶⁾ de sa peine, pour que l'amour que ton père et moi avons pour toi soit notre plus grande joie. Tu as certainement déjà remarqué des arbres desséchés et vu la différence entre eux et les arbres verts ; un enfant vilain est comme un arbre desséché, il ne plaît à personne ; un bon, au contraire, est comme l'arbre frais, qui porte des fleurs, des fruits et des feuilles, et qui rafraîchit et réjouit tout le monde.

Je sors maintenant acheter du raisin, en avez-vous reçu ?

Adieu, ma chère enfant, songe que tu es l'aînée et doit donner le bon exemple aux petites ; salue Agnes, embrasse Boni et Loldi, et demande à Boni de te donner un baiser de ma part. Écris bientôt et demande à Agnes de ne rien changer à ta lettre. Demande-lui aussi d'envoyer régulièrement le *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* à ton père. Porte la lettre ci-jointe à l'oncle Richard, ne la perds pas

Le 6 1866

Ta mère
C. von Bülow

(1) Né le 1^{er} janvier 1858 à Czernowitz (aujourd'hui Tchernivtsi, en Ukraine). Après la Première Guerre mondiale, un de ses étudiants fut Joseph Goebbels, le futur ministre de l'Éducation du Peuple et de la Propagande du III^e Reich. Von Waldberg, à cause d'origines en partie juives, fut mis à la retraite forcée en avril 1933 et décéda le 6 novembre 1938.

(2) Les enfants appelaient alors Richard Wagner « oncle Richard », puis « Père Richard » et enfin « Papa ». Dans ces lettres, Hans von Bülow sera toujours appelé « Père ».

(3) Le chien de Cosima.

(4) Les deux enfants de Franz Mrazek, le domestique de Wagner.

(5) Un des diminutifs de Blandine, aussi appelée Bonus et Ponsch. Ceux de Daniella étaient Lulu et Lusch, et Isolde était Loldi.

(6) La bonne des enfants.

2.

[De Munich à Tribschen]

Munich, le 12 septembre 1866

Ta lettre m'a fait plaisir, mon enfant, notamment parce que tu parles d'abord de Boni et que tu me dis du bien d'elle. Si tu es toujours gentille avec elle et que tu lui donnes toujours le bon exemple, tu verras comment elle t'aimera et nous fera plaisir à tous. Tu as donc fait la connaissance d'un serpent ? Le Seigneur avait raison, les serpents mordent ; il faut les éviter, mais il ne faut pas leur en vouloir de mordre, parce qu'ils ne savent pas agir autrement, et personne ne leur a dit qu'ils ne devaient pas le faire ; si tu frappes Boni, tu es bien pire, on te l'a dit. Quand tu seras plus grande, je te raconterai l'histoire d'un pauvre serpent qui a eu bien du malheur. Oncle Cornelius⁽¹⁾ nous a raconté hier l'histoire d'une jeune fille qui était dans une grotte avec un méchant géant et qui plus tard est allée au Ciel parce qu'elle s'était si bien comportée. Tante Malwine Schnorr⁽²⁾ a écouté l'histoire et maintenant qu'elle est revenue, j'ai aussi retrouvé l'oiseau, qui sautille dans ma petite pièce. Kos en fait les gros yeux, mais se comporte bien.



© D.R.

« Tante Malwine ».
Malwine Schnorr von Carolsfeld, née Garrigues.
Photographie de Franz Hanfstaengl (1804-1877).

(1) Peter Cornelius (1824-1874), élève de Liszt et compositeur, auteur des opéras *Le Barbier de Bagdad*, *Le Cid* et *Gunlöd* (inachevé)

(2) Eugénia Malvina Garrigues (Copenhague, 7 décembre 1825 - Karlsruhe, 8 février 1904), soprano née portugaise. En 1860, elle épousa le ténor Ludwig Schnorr von Carolsfeld (1836-1865). Ils créent ensemble, le 10 juin 1865, les rôles-titres de *Tristan et Isolde*. Après le décès brusque et prématuré de son époux, à 29 ans, le 21 juillet 1865, elle tomba dans une grave dépression et arrêta le chant. Elle fut cause de la brouille entre Cosima, Richard et le roi. Pratiquant le spiritisme, elle annonça que des « messages d'esprit » lui ordonnaient d'épouser Wagner (tandis que la médium Isidora von Reuter qui l'accompagnait, était destinée à épouser le roi Louis II). Chassée par Wagner, elle dénonça la réalité de l'adultère en cours au roi, auquel le couple venait d'extorquer une déclaration publique en leur faveur.

Avant-hier, il m'a causé une très grande peur ; après être allés ensemble chez le pâtissier, où on lui a donné un beau gâteau, nous sommes arrivés sur la place du Théâtre (tu sais où, tu étais quelquefois avec moi) ; il est parti tout à coup, je l'ai cherché très, très longtemps, puis suis rentrée toute triste à la maison. Devant la porte, j'ai trouvé Maître Kos qui gémissait affreusement, et qui m'a alors presque sauté jusqu'aux épaules de joie. Tu ne me dis rien sur Rus,⁽³⁾ rien non plus sur les hortensias, sont-ils déjà fanés, et le grand chien joue-t-il avec vous et Loldi ?

J'étais malade hier ; j'aurais aimé vous avoir toutes les trois autour de moi et j'aurais aimé voir comment vous vous aimez les unes et les autres. Je suis allée dans votre pièce, me suis allongée sur votre canapé, ai pensé à vous, et vous ai souhaité beaucoup, beaucoup de bonheur, et en particulier que vous soyez bonnes pour que votre ange gardien reste toujours auprès de vous, quand Maman n'est pas toujours là. Tu sais que l'ange gardien s'envole quand l'enfant est méchante. Je me suis ensuite un peu endormie. Quand je me suis réveillée, j'ai de nouveau aidé ton père, qui a beaucoup à faire, j'ai classé les lettres qu'il a reçues de Rome de grand-papa⁽⁴⁾ (tu te souviens de son nom ? j'espère), et de l'oncle Richard. Aujourd'hui, je vais classer avec lui les nombreuses affiches de concert, tu sais, l'affiche de s^{te} *Élisabeth*⁽⁵⁾ que tu as lue avec moi ; maintenant ton père en a toute une collection et de toutes les couleurs, bleu, rouge, vert, jaune. Il veut que ce soit bien rangé ; range-tu, toi aussi, ma petite, tiens-tu tes livres et tes autres affaires propres ? N'oublie pas cela, et là où tu vois quelque chose qui traîne, mets-le à sa place, ou si quelqu'un laisse tomber quelque chose, ramasse-le. J'étais fatiguée ce soir, mais ne puis arriver à dormir ; je vais donc te raconter tout ce que j'ai vu. Au début, le réverbère brillait encore dans la rue et projetait toutes sortes de figures sur mon mur ; c'était à peu près comme le jeu d'ombres que tu as vu chez Mme Braun, mais la plus grande ombre était celle de Kos, qui ne dormait pas non plus et sautillait partout en faisant beaucoup de bruit, parce que sa médaille⁽⁶⁾ sonnait comme les cloches des vaches, que tu entends certainement encore. Il s'est ensuite calmé, le réverbère s'est éteint, il faisait très sombre, j'ai alors de nouveau pensé à vous, mes enfants, et ai prié pour vous (tu sauras plus tard ce qu'est la prière de la mère !) ; cela est ensuite devenu gris (à peu près comme tes tabliers), puis des lumières très blanches sont tombées, mon miroir ressemblait à de l'eau et j'ai songé à ce lac que vous voyez et que tu me dit qu'il est beau. Le bruit dans la rue ne tarda pas ensuite à commencer, d'abord le coq chanta, cocorico, puis un certain nombre de chats miaulèrent, puis Kos aboya, ensuite les soldats en face chantèrent, puis les charretiers poussèrent des cris et les charrettes roulèrent lourdement, la nuit était finie. Comme je me levais, je reçus un beau portrait du roi de Bavière, que tu ne peux certainement pas photographier magiquement⁽⁷⁾ malgré toutes les belles choses

(3) Le terre-neuve de Wagner.

(4) Franz Liszt.

(5) *La Légende de sainte Élisabeth*, oratorio de Franz Liszt, créé le 15 août 1865 à Budapest, sous la direction du compositeur. Hans von Bülow en dirigea la création allemande, à Munich, le 24 février 1866.

(6) Médaille attestant le paiement de la taxe sur les chiens. Existe toujours en Allemagne.

(7) Wilhelm Grüne, de Berlin, avait inventé le procédé de ce qu'il avait finalement baptisé la « photographie magique » (après avoir pensé à « photographie sympathique »). « Alors que dans la photographie ordinaire c'est la lumière, dans la « photographie magique »

que Boni et toi vous faites aussi. Le roi envoie ses salutations à Senta et à Élisabeth ;⁽¹⁾ Isolde lui a fait une telle grimace qu'il ne lui envoie rien. Tu porteras la grosse lettre à l'oncle Richard et tu lui diras que je croyais avoir répondu comme il l'aurait aimé. Embrasse bien la main de l'oncle Richard, remercie-le pour le beau salut qu'il m'a envoyé aujourd'hui, dis-lui que je suis fatiguée, dis-lui encore que s'il voulait bien relire une lettre, il verrait qu'il s'est trompé. Il veut mettre la lettre du roi avec les autres.

Tante Isa⁽²⁾ m'a écrit aussi aujourd'hui, elle vous salue, toi et Boni ; votre petit cousin s'appelle Eduard Wilhelm Viktor,⁽³⁾ il est très sage et donne beaucoup de plaisir à ses parents... Dis à Franz que ses enfants et Netty⁽⁴⁾ vont bien. Comme Agnes t'a racheté du rhum, tes cheveux vont sans doute encore tomber, il faudra alors les couper encore une fois avant qu'il ne fasse tout à fait froid. Il pleut de nouveau aujourd'hui, le ciel est tout gris, Kos dort de fatigue, j'aimerais presque faire de même, mais il faut être appliqué pendant la journée. Ne sortirez-vous pas aujourd'hui dans le jardin ? Mais s'il fait beau, ne cours pas trop sous les fenêtres de l'oncle Richard, parce qu'il travaille, et d'un côté les paons qui crient et de l'autre les enfants qui font du bruit, c'est trop. Ne sois pas alors aussi maladroite, ma Lusch, ne tombe pas tout le temps, sinon je t'appellerais comme on appelait un bateau qui tanguait toujours : « ma petite barque qui chavire ». Oncle Richard peut t'en parler, nous étions ensemble sur le bateau. Dis gentiment bonjour à Agnes de ma part, dis aussi bonjour à tous les gens de Tribschen. Les petits Am Ryn⁽⁵⁾ viennent-ils donc chez vous ?

Adieu, ma bonne enfant, écris-moi bientôt, embrasse pour moi Boni et Loldi. Votre père vous salue lui aussi tous les trois et est heureux quand il apprend que vous êtes sages.

Ta mère

C. von Bülow

Dis à Steffen ou à Franz qu'ils ne doivent pas oublier de mettre chaque jour un peu de vinaigre sur la table de l'oncle Richard pour son doigt douloureux. Ne l'oublie pas. Ce serait bien de ta part d'y veiller toujours, mais tu es une tête de linotte et tu oublies tout !

c'est l'humidité, donc l'eau, [qu'il faut ici considérer (...) comme le facteur du phénomène. (...) Dans la photographie « magique » (...), l'image est déjà entièrement présente et n'a été rendue latente, c'est-à-dire invisible, que par un bain de chlorure de mercure. Mais le papier buvard qui recouvre la photographie magique contient le véritable réactif ; il a en effet été imprégné d'une solution de soude sulfureuse, puis séché, et c'est ce sel qui, avec l'aide de l'humidité seulement, produit, à la place des composés incolores de chlorures d'argent et de chlorures de mercure, les composés bruns et noirâtres de sulfures d'argent et de sulfures de mercure, et rend ainsi l'image visible. » (Article de Karl Russ, paru dans la revue familiale *Die Gartenlaube*, de 1866, n° 52, p. 823.)

(1) Daniela et Blandine.

(2) Isidora von Bülow (15 juin 1833- 1904), sœur cadette de Hans von Bülow. Elle avait épousé Viktor Bojanovski (Berlin, 4 juin 1831- Charlottenbourg, 29 mars 18/92), conseiller de légation, consul de la Confédération de l'Allemagne du Nord, puis attaché à l'ambassade allemande de Saint-Petersbourg. L'« oncle Viktor » de la suite de ces lettres.

(3) Eduard Wilhelm Viktor von Bojanovski était né le 10 juillet 1866. Son frère aîné, Hans Michael Victor Alfred, né le 29 septembre 1864, était décédé à l'âge de neuf mois le 8 juillet 1865. Le couple aura encore une fille, Wjera.

(4) Certainement Anna, l'épouse du domestique Franz Mrazek.

3.

[De Munich à Tribschen, 14 septembre 1866]

Ma bonne Lusch, je t'ai écrit avant-hier une longue lettre, je reçois maintenant aujourd'hui une lettre que t'envoyais Grand-Maman,⁽⁵⁾ adressée à Mlle Daniella von Bülow, Tribschen, à Lucerne ; la poste ne veut sans doute pas admettre que la maman soit à Munich et les enfants à Lucerne, aussi est-il probable que je reçoive ma grande lettre par retour. Tu la recevras quand même, mais avec une autre enveloppe. Comment allez-vous, mes petites ? Oncle Richard m'a fait de la peine en me disant que Boni était malade, j'espère qu'elle est rétablie. Soit bien bonne avec elle, ma petite, pense que tu es forte et en bonne santé, la plus âgée aussi ; elle la plus jeune, délicate et malade. Si elle veut quelque chose de toi, donne-le-lui tout de suite, ce n'est que lorsque tu donnes que tu sens bien que tu possèdes ; cela est peut-être un peu difficile à comprendre, fais seulement ce que je te dis et tu comprendras alors facilement la joie que tu auras. J'ai encore une fois beaucoup pensé à vous, à Loldi avec joie, à Boni avec inquiétude, à toi avec espoir ; j'espère en ton application, en ton obéissance, en ton amour pour moi. N'oublie jamais mes enseignements, mon enfant, et suis-les. Aime ton père de toute ton âme, il a déjà eu beaucoup de soucis pour vous, les enfants : cela aussi, tu le comprendras plus tard. L'oncle Richard m'écrit que vous étiez de nouveau à table avec lui et qu'Agnes s'est jointe à vous ; c'est bien aimable à l'oncle Richard d'être si gentil avec vous, qui ne pouvez le remercier que par du bruit. Aimez-le bien lui aussi et écoutez attentivement quand il vous dit quelque chose... Kos m'a causé du chagrin aujourd'hui, je ne parlerai que de l'oiseau, qui se porte très bien, sautille et joue assez gentiment. Le pauvre petit Ludwig a été malade et a encore un air misérable ; il avait une sorte de teinte brune, mais dit à Franz, pour le consoler, qu'il va mieux.

Adieu, ma bonne enfant ; n'oublie pas de prier pour Maman, prie aussi pour ton père, pour l'oncle Richard, pour le roi ! Je te bénis, mon enfant ; soit bonne !

C. von Bülow.

Vendredi, 14 septembre 1866.

Cosima regagne Tribschen le 28 septembre 1866 et retrouve les enfants.

Au mois de mars 1867, les aînées, Daniela et Blandine, demeurent jusqu'au 1^{er} mai avec leur grand-mère paternelle, qui habitait alors à Berlin la maison de sa fille, Isidora von Bojanovski.

4.

[De Tribschen à Berlin]

7 mars 1867.

Vous êtes maintenant loin, loin, mes enfants et Maman se languit et s'inquiète ! Il est maintenant

(5) Franziska Elisabeth Stoll von Berneck (Leipzig, novembre 1800 - Berlin, 8 août 1887), après un premier mariage avec le marchand et banquier lipsien Jacob Kaskel, avait épousé Carl Eduard von Bülow (1803-1853), avec qui elle eut un fils, Hans, et deux filles. En 1855, elle avait eu la garde de Cosima et de sa sœur Blandine.

entre cinq et six heures, c'est là que vous êtes rentrées ; Loldi court maintenant partout toute seule en criant : « Ou, ou » ! Je ne dors plus dans la grande pièce ; je dors là où était Babet, ⁽¹⁾ la petite Eva est en haut avec Loldi et est sage et tranquille... Kos était malade, le médecin est venu et lui a donné beaucoup de pommades et de médecines ; *Monsieur** Kos fut alors très méchant ; il ne voulait rien prendre et couinait sur un ton lamentable. Marie lui a donné un bain ; tu aurais bien ri, parce qu'elle arrivait à peine à le tenir. Cette nuit, il a choisi Rus comme lit et la tête de Rus comme oreiller ; ils étaient encore tous les deux comme cela ce matin quand je me suis réveillée. Loldi chante maintenant la « Couronne virignale » et dit « g r ü » (*schöner Grüner*, « d'un beau vert ») sur la note juste. ⁽²⁾ J'ai reçu de jolies images de sainte Élisabeth que je te montrerai quand tu reviendras ; te rappelles-tu comment tu as entendu avec Maman la *s^{te} Élisabeth* de grand-papa et avoir vu diriger ton père ? Raconte cela à Grand-Maman et à tante Isa ; tu peux t'en vanter un peu (pas beaucoup) et dire que tu as été très sage pendant quatre heures et que tu as lu dans le livre. Il y a à présent neuf belles images, que je t'expliquerai toutes ; le roi m'en a fait présent. Monsieur Richter ⁽³⁾ sonne maintenant toute la journée du cor ; ton père lui a écrit : « Loulou lui avait dit que Monsieur Richter se réjouissait de jouer à son concert » ; ton père invite maintenant Monsieur Richter à venir sans tarder, et maintenant Monsieur Ritter souffle tout ce qu'il peut pour bien faire afin que ton père soit content... Oncle Richard m'a joué et chanté aujourd'hui le chœur des tailleurs (tu sais), ⁽⁴⁾ il part à présent pour Munich.

Tu vois, ma bonne petit Lusch, tout ce que je te raconte, et maintenant je n'ai pas encore eu une seule nouvelle de vous ! Agnes a eu tort de ne pas m'écrire de Francfort ni aussitôt après l'arrivée à Berlin. Dis-lui qu'elle doit me donner des nouvelles de vous au moins deux fois par semaine... Mon petit doigt m'a déjà dit que tu as pensé à moi ; le moineau est passé lui aussi, mais cela ne me suffit pas... Maintenant, tu vas aller porter à Grand-Maman et à tante Isa un bon gros baiser de ma part et un salut amical à Agnes ; tu diras ensuite à Boni que Maman pense sans cesse à vous deux et rêve de vous la nuit. L'autre nuit, j'ai rêvé de toi et de Boni ; vous donniez la main à Loldi devant moi, nous allions ensemble à la petite chapelle lorsqu'une grosse pluie tomba et nous courûmes vite, vite, jusqu'à la ferme, nous nous y assîmes, Loldi renversa le lait et là-dessus je m'éveillai... Loldi fut-elle *adroite** ou *maladroite** ? Et toi, comment es-tu ?... J'espère que tu ne donne pas trop de peine à la bonne Grand-Maman ; ne te mêle pas de tout, ne soit pas susceptible, ni maladroite ; occupes-toi gentiment, ne fais pas trop de bruit. Donne le bon exemple à Boni ; on lui pardonne plus facilement d'être vilaine, elle est petite ; mais toi, tu es déjà une grande enfant, tu dois être raisonnable ; fais en sorte que Grand-Maman et tante Isa m'écrivent que je leur ait envoyée une bonne et gentille enfant !... Écris-moi maintenant

(1) Une domestique.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

(2) Chœur du troisième acte du *Freischütz* de Weber, quand les jeunes filles apportent la couronne virginale à Agathe. « Belle et verte, belle et verte couronne d'hymen ! »

(3) Hans Richter (Raab, aj. Győr en Hongrie, 4 avril 1843 - Bayreuth, 5 décembre 1916), chef d'orchestre. Il jouera la partie de trompette lors de la création de la *Siegfried-Idyll* à la Noël 1869 dans l'escalier de Tribschen.

(4) Du 3^e acte, 2^e tableau, des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*.

bientôt, parle-moi de ton petit cousin ; es-tu là quand tante Isa lui donne son bain ? Il faut qu'Agnes me raconte heure par heure ce que vous faites.

Jost ⁽⁵⁾ revient juste de la ville et dit qu'il n'y a pas de lettre, c'est maintenant le sixième jour que vous êtes partis, dis à Agnes que je suis vraiment fâchée, parce que je me fais du souci ; il faisait froid lorsque vous êtes partis et le voyage est long... Raconte-moi comment était Boni à Francfort, a-t-elle joué gentiment avec les petits oncles ? ⁽⁶⁾ Je ne demande pas pour toi, parce qu'il va de soi que tu fus sage.

Adieu, ma chère bonne enfant ; ton père m'a écrit qu'il était heureux de vous voir et qu'il t'avait offert un beau gâteau de la part de Madame le docteur Merian. ⁽⁷⁾ Comment avez-vous dormi dans le train ? Demain, je télégraphierai (vous recevrez une grosse enveloppe jaune de Grand-Maman) ; mais dis à Agnes que je voudrais ne plus être laissée dans une pareille angoisse.

Dis à Boni que les bons Samiel, Theresa, Monsieur le Maître de Poste, Agathe et l'Ermite sont maintenant couchés très tranquillement et attendent qu'on les appelle de nouveau ; ⁽⁸⁾ Monsieur le Nain Tracassin ⁽⁹⁾ garde lui aussi le silence, seul le cœur de Maman est inquiet et bat très fort en demandant : « que font les deux petites » ? Adieu, mon petit cœur, c'était une grosse lettre, je vous envoie, à Boni et toi, un bien plus gros baiser encore

Votre Maman.

La maison tout entière vous réclame. Je ne peux rien dire maintenant. J'ai offert à Loldi une boîte de petits animaux, elle joue très gentiment avec. Donne les petites feuilles de journal à Grand-Maman.

5.

[De Tribschen à Berlin, 15 mars 1867]

Ta lettre m'a fait grand plaisir, mon enfant, et, pour te récompenser, je veux te parler un peu de Maman, Loldi, la petite Eva et de Tribschen. Il fait ici un temps magnifique, le Rigi et le Pilate ⁽¹⁰⁾ se regardent très aimablement, de nombreux petits bateaux naviguent sur le lac, Loldi sait où se trouvent les petites fleurs jaunes et le paon a fait sa roue aujourd'hui, ce qui nous a tous fait beaucoup plaisir. Maman est allée se promener au soleil avec Loldi, Kos sautait devant et Rus était mené à la chaîne ; il a été vilain, l'autre jour il a couru tout seul en ville un jour et une nuit, depuis lors il est attaché. Kos a de nouveau pourchassé les petits moutons noirs, et, comme je guidais Loldi et Rus, je n'ai pas pu le punir pour cela, de sorte qu'il a aussitôt

(5) Un domestique, comme Marie plus haut.

(6) Dietrich *Wilhelm* (né le 4 août 1850) et Heinrich (13 juillet 1852 - Châteauneuf-en-Thymerais, Eure-et-Loir, 18 novembre 1870) von Bülow, les deux enfants du second mariage du père de Hans.

(7) Emilie Genast (Weimar, 26 mai 1833 - id., 6 mars 1905), mezzo-soprano, chanteuse de lieder. Elle créa la partie de sainte Élisabeth dans l'oratorio du même nom de Liszt. En 1863, elle avait épousé Emil Merian, docteur en droit et directeur d'une compagnie d'assurance suisse, et s'installa à Bâle. La famille revint à Weimar en 1868.

(8) Samiel, Agathe et l'Ermite sont des personnages du *Freischütz* de Weber. Les autres sont sans doute eux aussi des personnages de contes ou de légendes, peut-être sur des gravures montrées à Daniela.

(9) En allemand : *Rumpelstilzchen*. Personnage d'un conte des frères Grimm, dont on ne doit pas deviner le nom, mais qui le révèle lui-même, se croyant seul. Tracassin est un des noms que lui ont donné les traducteurs. Il y en a beaucoup d'autres.

(10) Deux montagnes voisines de Lucerne, séparées par le lac des Quatre-Cantons.



© D. R.

**Le Nain Tracassin (Rumpelstilzchen)
devant sa cabane.**

Illustration d'Arthur Rackham (1916).

pourchassé les poules et Maman a eu beaucoup de misère avec lui.

Hier, j'ai reçu une lettre de ton père, qui embrasse les enfants à Berlin et salue Grand-Maman et tante Isa, qu'il remercie mille fois pour toute la patience et la bonté dont elles font preuve envers les enfants. Va-tu transmettre cela gentiment ? Ce qui m'a fait le plus plaisir dans ta lettre, c'est que tu as enfilé l'aiguille de Grand-Maman ; essaie de te rendre utile autant que tu le peux ; si quelque chose tombe par terre, n'ouvre pas grand la bouche, mais ramasse-le vite et rapporte-le. Ne te suspends pas aux robes, parce que c'est très mal ; et si Grand-Maman et tante Isa ne te l'interdisent peut-être pas par bonté, cela leur est quand même désagréable. Penses aussi à tes pieds, bref fait un peu honneur à Maman et à Papa par ton comportement ; tu es maintenant une grande enfant.

Loldi est toujours très sage ; Marie me l'apporte maintenant toujours pendant le repas, pour qu'elle s'habitue à ne rien réclamer. Hier, elle avait pris un cure-dent et l'a manœuvré autour des dents de Kos ; Kos s'est laissé faire, je ne sais pas pourquoi. Evchen est toujours couchée sous sa couette verte, elle peut déjà tourner la tête et rire. Agnes m'écrit que ton petit cousin Viktor est adorable, très mignon et très sage ; j'espère que tu joues beaucoup avec lui et que tu le distrais. S'il désire quelque chose, il faut que tu le lui donnes tout de suite, et avec un baiser en plus. Je suis contente que tu aies vu Käthchen ; elle s'est bien occupée de toi quand tu étais toute petite, elle s'est souvent levée la nuit ; parce que tu n'étais pas aussi calme qu'Evchen. Tu ne dois pas l'oublier, mon enfant. Et à propos* d'oubli (demande à Agnès ce que veux dire à propos*), tu n'as pas dit adieu à Babet, qui était toute triste. Ce n'était pas bien, elle a souvent repris les mailles de tes bas. N'oublie jamais qui se montre bon avec toi, ma Lusch ; tu ne peux encore rien faire pour les autres, mais tu peux être gentille, et tu dois l'être. Auras-tu bientôt fini les chaussettes pour le pauvre

homme ? Je l'ai rencontré aujourd'hui, il portait des vêtements déchirés et il m'a fait beaucoup de peine, je lui ai donné quelque chose. J'ai aussi donné une piécette à une pauvre, elle m'a dit qu'elle voulait prier pour moi, je lui ai dit de prier aussi pour votre père et pour les enfants qui sont à présent tous loin de moi. Tu sais, mon petit cœur, quand les pauvres prient pour nous, Dieu nous bénit ! Sur le chemin, un homme a appelé Loldi la Mignonne, parce qu'elle marchait si sagement à côté de moi et chantait *Alle Jahre wieder*,⁽¹⁾ sans les paroles, bien entendu. Lorsqu'elle me voit assise et regarder par la fenêtre, elle s'écrie aussitôt : « ou, ou », comme si elle savait que je pense alors toujours à vous. — Maman a encore reçu quelque chose, de jolies *Planches illustrées de Munich*,⁽²⁾ mais sans géant Fratz Fressius, sans coq ni grosse saucisse, mais avec un dragon. Te souviens-tu du couloir à la Résidence, où je t'ai conduite et où je t'ai montré *L'Or du Rhin* ?⁽³⁾ tous les tableaux, il y en a 36, je les ai reçus. J'aurai quelque chose à te montrer et à t'expliquer quand tu reviendras. — J'ai encore maintenant quelque chose à te dire, que tu dois faire très bien ; écris à tante Luise⁽⁴⁾ ou aux deux oncles Willi et Heinz (comme tu veux), très proprement et soigneusement, remercie-les gentiment et raconte comment tu es arrivée à Berlin, comment vont Grand-Maman et tante Isa, et ce que vous faites, Boni et toi. Maîtrise-toi et écris une jolie lettre. Il convient, lorsqu'on est allé quelque part, où c'était bien et où l'on a eu du plaisir, de remercier. Remets la lettre à M. Bechstein⁽⁴⁾ dès que possible. Tu verras chez lui le portrait de Grand-Papa et celui de ton père. M. Bechstein fabrique tous les beaux pianos dont joue toujours ton père. Tu lui diras que Papa et Maman le saluent. — Ainsi les muselières plaisent beaucoup à Boni ? je ne crois pas qu'elles plairaient autant à Kos et à Rus. L'autre jour, Boni aurait été heureuse de voir le ramoneur, je n'en ai encore jamais vu d'un aussi beau noir, et il avait aussi un magnifique balai. Agnes écrit qu'il y a un chien dans la maison, que Boni appelle Kos, appartient-il à tante Isa ? Elle en avait un autrefois, qui s'appelait Posa, mais comme il n'était pas sage et qu'il mordait tout, elle l'a renvoyé. J'ai trouvé beaucoup de contes de fées pour toi ; c'était très bon de la part de tante Isa de te raconter *Schneewittchen*, que l'on dit *Blancheneige** en français. Grand-Maman veut maintenant être assez bonne pour te parler en français ; c'est aussi ma dernière lettre en allemand. Adieu, mon enfant, soit pieuse et bonne, ne fais pas trop de bruit pour la bonne Grand-Maman, soit toujours juste, bien affectueuse avec Boni, et fais-nous plaisir à tous. Chaque soir avant de m'endormir et chaque matin en me réveillant, je vous salue toutes les deux, mes enfants ; fait de même, dis à Maman « Bonne nuit » et « Bon matin » ; nos saluts se rencontreront en chemin,

(1) Chant de Noël de Wilhelm Hey, publié en 1842 sur une musique de Friedrich Silcher. « Chaque année l'enfant Christ revient sur terre où sont les hommes. »

(2) Les « Münchener Bilderbogen » étaient une série de planches imprimées publiées tous les quinze jours par la maison Braun & Schneider à Munich de 1848 à 1898.

(3) Le *Nibelungengang*, ou « couloir des Nibelungen », était un couloir de la Résidence de Munich décoré de peintures murales représentant des thèmes de la légende des Nibelungen, qui fut détruit par des bombardements en 1944. Sa construction dura d'août 1865 à août 1866. Les peintres étaient August Schulze et Michael Echter.

(3) Louise Pauline von Bülow von Dennewitz (25 octobre 1813 - 1905), la seconde épouse de son parent Carl Eduard von Bülow, le père de Hans. Elle est la mère de Wilhelm et de Heinrich dit Heinz.

(4) Carl Bechstein (Gotha, 1^{er} juin 1826 - Berlin, 6 mars 1900), facteur de piano. Franz Liszt et Hans von Bülow jouaient sur ses pianos.

cela n'est-il pas joli, non ? Porte à Grand-Maman et à tante Isa un bon gros baiser de ma part, à tante Bertha ⁽¹⁾ aussi, et salue Agnès. Je vous serre bien toutes les deux contre mon cœur, Boni et toi, très, très longtemps et fort !

C. v. B.

Toute la maison vous salue et demande toujours comment vous allez.

15 mars 1867.

6.

[De Tribschen à Berlin, 16 mars 1867]

Hier soir, j'étais trop fatiguée pour te dire encore, mon enfant, que mon petit doigt m'a dit que tu avais été vilaine une fois avec l'oncle Viktor qui a la gentillesse de passer beaucoup de temps avec toi et de te parler français. Pour cette fois-ci, je veux te pardonner puisque l'oncle Viktor a été assez bon pour te pardonner ; mais si cela devait se reproduire, je prierai l'oncle Viktor de ne plus jamais converser avec toi. Tu ne sais pas combien ton père serait fâché s'il l'apprenait... j'espère que tu as bien sagement travaillé et que tu te comportes ainsi qu'il convient pendant les heures de français ; on te pardonne de ne rien savoir, en échange on a la bonté de t'enseigner quelque chose ; mais on ne te pardonne pas de ne pas être reconnaissante et sage pendant l'enseignement. Réponds également toujours aussi fort que tu le peux, ne soit pas bêtement sensible comme tu le fut si souvent ici avec l'oncle Richard ; ne fais pas comme les chèvres, à qui les bêlements vont si bien parce qu'elles n'ont pas d'autre langue. Bref, n'oublie jamais que tu ne peux récompenser la bonté que l'on te témoigne qu'en étant sage et aimable. — Quand tu auras reçu ces lignes, va voir l'oncle Viktor et dis-lui : « Maman vous envoie ses meilleures salutations et vous remercie de parler français avec moi ». Fais cela bien, comme une grande enfant raisonnable. Dis à Grand-Maman que ton père cherche des appartements à Munich, et embrasse-la de tout cœur ainsi que tante Isa de la part de Maman.

Maintenant, adieu, mon enfant, et répète-toi très souvent les leçons que nous te donnons, Agnes et moi. Tu comprendras plus tard combien nous étions bien intentionnées à ton égard. Les petits sont là pour apprendre, parce qu'ils ne savent rien, et les grands pour enseigner ce qu'ils ont appris. Il faut que les petits obéissent ; s'ils le font de bon gré, tout est bel et bon, et la maison est heureuse ; s'ils le font de mauvaise grâce (parce qu'il faut toujours qu'ils le fassent), il y a des larmes et beaucoup de chagrin pour les petits comme pour les grands. Nous préférons tous nous réjouir, n'est-ce pas ? Tu as le choix ; si je te donnais à choisir entre une fleur et une médecine, tu choisirais vite assurément la fleur ; alors choisis également d'être sage, mon enfant, et t'aimera et te bénira pour cela

ta mère
C. v. B.

16 mars 1867.

Salue aimablement Agnes

Je ne parle pas de la méchanceté de Boni, parce qu'elle est encore très petite, on lui donne une tape et c'est bon.

(1) Bertha von Bülow Wendhausen (Brunswick, 5 mars 1810 - Dresde, 9 janvier 1893), épouse du baron Wilhelm von Marenholtz, qu'elle quitta sans divorce en 1847. Attirée par les idées du pédagogue Fröbel, elle consacra sa vie à la fondation d'écoles maternelles en Allemagne et dans de nombreux pays d'Europe.

7

[De Bâle à Berlin, 27 mars 1867]⁽²⁾

Tu as bien fait, ma bonne enfant, de m'avouer que tu as cassé tes jouets ; c'est la seule manière dont on peut réparer un tort, si tu l'avoues et que tu t'en repens. Je ne veux donc pas, moi non plus, te gronder, mais je te dis très sérieusement de prendre soin de tes affaires ; tu pouvais seulement remercier tante Isa et Grand-Maman pour les jolis jouets si tu t'en servais avec beaucoup de précaution. Tu vas faire attention à partir de maintenant, n'est-ce pas ?

Ta lettre était fort bien écrite, ce qui m'a fait plaisir ; fais toujours des efforts, même pour le français...

Je suis maintenant à Bâle auprès de ton père et suis assise dans le grand salon que tu as vu. Le petit sac que tu as brodé pour sa montre est toujours accroché à son lit. Hier, c'était le concert ; M. Richter a très joliment sonné du cor et ton père était très content de lui. Demain soir, je serai de nouveau à Tribschen, où il fait très beau à présent, toutes les petites fleurs sortent de terre, il fait très chaud et les barques courent très gaiement sur le lac. Quand je suis partie pour Bâle, Kos a couru après la voiture et voulait absolument monter dans le train ; Steffen a eu beaucoup de peine, sinon il est sage ; l'autre jour, les paons, les petits moutons noirs, Kos et Russ, les poules et les chats se promenaient paisiblement tous ensemble, comme les musiciens de Brême.⁽³⁾ Les petits Am Ryn étaient là aussi un jour et ont voulu s'amuser avec Loldi, mais celle-ci préfère jouer seule. Elle est presque toute la journée au jardin et joue avec les pierres. On y descendra bientôt aussi Evchen. Ton père va très bien, mais il a toujours beaucoup à faire ; il salue Grand-Maman et tante Isa, et embrasse les enfants. Cet après-midi, je verrai Elisabeth Merian ; elle demandera sûrement de tes nouvelles.

Adieu, ma Luschen, je pense te revoir bientôt, fais en sorte qu'Agnes puisse me dire que tu as été bien sage. Je vous embrasse, Boni et toi, de tout mon cœur

ta Maman.

Bâle, le 27 mars 1867.

(2) Cosima était allée à Bâle assister à un concert de Hans.

(3) Conte des frères Grimm.



Le quotidien champêtre de Tribschen ?
Illustration de Frederick Richardson (1862-1937).